

LI YU

— Amour de scène —

Conte en langue vulgaire du XVII<sup>e</sup> siècle  
traduit du chinois et annoté  
par Pierre Kaser





## — Amour de scène —

### AVERTISSEMENT

*AMOUR DE SCÈNE* est la première traduction française du premier conte du second recueil publié par Li Yu 李漁 (*zi* Liweng 笠翁, 1611-1680) vers 1656 à Hangzhou 杭州 sous le titre de *Wushengxi erji* 無聲戲二集 (Comédies silencieuses, seconde série) dans lequel le conte s'intitule « Tournant le dos à la fortune et aux honneurs, une jeune première préserve entièrement son intégrité » (*Qing fugui nüdan quan zhen* 輕富貴女旦全貞). Il sera réédité au moins deux fois avec un nouveau titre présenté sous forme de sentences parallèles : « Tan Chuyu déclare sa flamme sur scène, Liu Miaogu meurt pour l'honneur après son aria » (*Tan Chuyu xili zhuan qing, Liu Miaogu quzhong si jie* 譚楚玉戲里傳情，劉藐姑曲終色節). Les commentaires marginaux que Du Jun 杜濬 (1611-1687), ami et collaborateur de Li Yu pour l'édition de ses collections de contes, qui les signa sous le pseudonyme de Shuixiang jijiu 睡鄉祭酒 (le Maître de cérémonie du village endormi) apparaissent ici au fil de la traduction en caractères gras. Les notes, dont la lecture n'est pas forcément indispensables pour la compréhension, ont été reportées après la traduction. L'illustration de couverture est celle qui accompagne le conte dans sa première réédition dirigée par Du Jun dans une anthologie appelée *Wushengxi heji* 無聲戲合集 (Éditions combinées des Comédies silencieuses) dont l'unique imprimé subsistant est conservé à l'Université de Pékin. Le texte source que nous utilisons pour la traduction est celui qui figure dans la dernière réédition de cette anthologie sous le titre de *Lianchengbi* 連城璧 (Le Jade valant une série de places fortes), dont l'exemplaire unique, conservé à la Bibliothèque de Saeki 佐伯 (Japon) a été édité en facsimilé par Itô Sôhei 伊藤漱平 et Ôtsuka Hidetaka 大塚秀高 (Tôkyô, Kyûko shoin, 1989) ; nous avons également consulté l'imprimé du *Wushengxi heji* et un manuscrit japonais du *Lianchengbi* conservé à Dalian 大連 (RPC). Ces éditions anciennes ont été exploitées par différentes éditions modernes, dont celles de Xiao Xinqiao 蕭欣橋 (*Li Yu quanji* 李漁全集, Hangzhou, 1989) et de Hu Xiaowei 胡小偉 (Nanjing, Jiangsu guji, 1991), que nous avons également utilisées. Le conte a fait l'objet d'une traduction en anglais par Patrick Hanan (1927-2014) dans *Silent Operas* publié en 1990 (The Chinese University of Hong Kong). Nos remerciements vont à Mme Fu Qiumin 傅秋敏 avec qui une partie du texte avait été travaillée en 1990 et à André Lévy (1925-2017) pour ses conseils concernant le premier jet. Nous lui dédions cette version un peu plus aboutie et prochainement complétée par une longue introduction. Pour de plus amples renseignements sur ce conte et les recueils qui le reproduisent, on pourra consulter notre carnet de recherches consultable à l'URL : <https://kaser.hypotheses.org/>

— Amour de scène —

— Amour de scène —

*Sensible au charme des belles est l'homme,  
Et plus encore, si elles chantent et dansent à ravir.  
D'une émouvante mélodie, elle te tire mille larmes,  
Mais, que lui importe à elle que tu l'admires.*

*Jolie catin, beau brin de voix, tous les charmes, elle  
les a. À chacun, elle fait croire qu'ils ne sont que  
pour lui. Et lui ? C'est son âme qu'il lui dédie.  
Jusqu'à la mort, de cadeaux la couvrira, sa vie lui  
offrira. Mais, que lui gagneront les jades les plus  
précieux, si ce n'est le droit d'admirer, encore et  
toujours, ses grands airs dédaigneux.*

Ce poème et cette cantilène ont laissé entendre combien les femmes qui exercent la profession de comédienne sont, de par leur beauté et leur charme rayonnants, différentes des prostituées ordinaires. Mais, demanderez-vous, d'où leur vient cette aisance à faire perdre la tête à ceux qui les regardent et leur

— Amour de scène —

donne le pouvoir de transformer le barbon en libertin, le grippe-sous en flambeur ?

La raison en est, sachez-le, fort simple. Ce suave gazouillis tout comme cette gracieuse démarche ondulante qu'elles maîtrisent à la perfection et pratiquent sans la moindre affectation, elles les doivent à l'étude de l'art dramatique, long apprentissage au terme duquel elles peuvent évoluer en public avec le naturel *des nuages qui glissent dans le ciel*, ou celui de *l'eau qui ruisselle librement*. Si, lorsqu'elles se trouvent à leurs côtés, leur impureté ne met que plus en valeur l'innocence des filles de bonne famille, leur spontanéité n'en est que plus éclatante comparée au convenu des prostituées.

Mais, c'est sans compter avec le tapis de scène qui est la chose la plus extraordinaire qui soit, car, lui qui met à mal, et de la plus rude des façons, les laiderons qui le foulent, vole au secours des plus gracieuses d'entre elles. Et si, quand elles l'arpentent, la laideur des unes s'en trouve renforcée, les autres y gagnent un rayonnement hors du commun.

*Ce tapis-là est de beaucoup plus équitable que le plateau de deux pieds de long sur lequel on planche dans la salle des examens. Lui, au moins, il n'aide pas que les faux talents !*

Voilà pourquoi, quand elles sont en représentation, les beautés imparfaites qui, hors de scène passent inaperçues, redonnent grâce à son pouvoir vie à Xizi et ressuscitent

— Amour de scène —

Taizhen, tant et si bien qu'elles l'emportent sur les minois les plus accomplis<sup>1</sup>. Si l'on peut dans un premier temps invoquer les bons auspices d'Erlang<sup>2</sup>, saint patron des gens que le sort a choisi pour donner, leur vie durant, la comédie, on n'en est pas quitte pour rendre compte de ce prodige. Celui-ci n'est pas, comme on pourrait le croire, du à la simple fantaisie. Bien au contraire, il est le fruit d'un exigeant apprentissage quotidien.

Mais, ne dit-on pas que les comédiens font partie, avec les prostituées, le petit personnel de l'administration et les serfs, des quatre classes les plus viles ici-bas ? Tout à la fois dénigrées comme prostituées et comme saltimbanques, les actrices, quant à elles, cumulent deux raisons de se retrouver en butte aux mépris de tous. Pourquoi, dans ces conditions, en faire des personnages de roman ? Eh bien, pour la simple et bonne excuse que s'il arrive qu'une personne de la plus basse extraction se conduise de la manière la plus noble qui soit, c'est un événement pas moins remarquable que lorsqu'un champignon magique pousse sur un tas de fumier. Voilà qui mérite, vous en conviendrez facilement, d'être glorifié.

Les autres récits débutent tous par la narration d'une petite histoire qui leur tient lieu d'introduction. Celui-ci, et ce sera le seul, ne se conformera pas à la forme habituelle du *maître de maison qui reçoit ses hôtes*, mais se coulera dans celle

— Amour de scène —

de la *mère qui façonne son enfant*, et pour ainsi dire, en partant du cœur même du fumier fera croître un champignon magique, ce qui, on le notera, est une nouveauté dans l'art de la composition littéraire.

Le moment est donc venu de parler d'un bourg du district de Xi'an dans la préfecture de Quzhou au Zhejiang. Ni trop grand, ni trop petit, l'endroit avait pour nom le Village des Yang. Tous les habitants de ce petit bout de terre, hommes et femmes confondus, exerçaient sans exception le métier de comédien. Certes, il est acquis que les disciples du Jardin des Poiriers<sup>3</sup> ne sortent pas tous de ce lieu, et arrivent de tous les horizons, mais, il y avait une restriction concernant les *jeunes premières*. Brillant tant par leur maintien, que par leur aptitude vocale extraordinaire, elles faisaient figure de véritable spécialité locale. À cela deux justifications : la première, d'ordre géomantique ; la seconde, disons, d'ordre consubstantiel.

Je m'explique : lorsqu'ils s'accouplaient, leurs parents, eux-mêmes comédiens, ne pouvaient s'empêcher d'adopter les mimiques, comme de reproduire les sonorités qu'ils affectaient d'ordinaire sur scène. Ainsi quand ils en

*Il n'y a bien  
que nos barbons  
moralistes qui  
n'arrivent pas à  
donner vie à des  
défenseurs de la  
morale. Pourtant,  
ce n'est pas faute  
de déblatérer leur  
boniment alors  
même qu'ils en  
sont à planter  
la petite graine !*

— Amour de scène —

étaient à planter la petite graine, la semence paternelle, comme le sang maternel, étaient déjà en eux-mêmes substance théâtrale. De plus, le temps que durait la grossesse, les mères continuaient à jouer la comédie à longueur de journée. Ainsi, et suivant le principe de l'éducation prénatale<sup>4</sup> sur lequel les Anciens nous ont déjà éclairé, les fillettes acquerraient-elles la grâce du maintien et l'habileté de la gorge, et ceci *in utero*. Par la suite, rien dans tout ce qu'elles voyaient ou entendaient, qui ne fût théâtre. Il est évident qu'un tel apprentissage se devait de porter ses fruits. Comment imaginer qu'une fille qui se consacre sur le tard aux jeux de la scène, puisse être de taille à rivaliser avec elles. Voilà pourquoi, de génération en génération, ce lieu avait pu donner un certain nombre de *jeunes premières* de renom.

Partout ailleurs, les actrices qui émanent du troupeau des prostituées, jouent la comédie le jour et reçoivent les clients la nuit — la première activité servant en fait de rabattage à la seconde. Les filles de cet endroit, quant à elles, sortaient du lot. Elles devaient suivre le sévère code de conduite en trois points, que voici :

*Aguicher sans jamais se donner*

*Inciter sans jamais réaliser*

*Comploter sans jamais abdiquer*

— Amour de scène —

Évidemment, quand elles jouaient la comédie, pas un pouce de leur corps n'échappait à l'attention des spectateurs. Lorsqu'elles avaient quitté les planches et qu'elles participaient à quelque banquet ou à tout autre réjouissance, elles ne pouvaient pas plus se soustraire aux regards. S'il fallait donner à chacun des convives le désir de boire un vin précieux au parfum si enivrant, interdiction leur était faite de fournir à qui que ce soit l'occasion de s'en humecter les lèvres. Voilà ce qu'on entendait par *Aguicher sans se donner*.

Mais, quand l'une d'elles se trouvait acculée par quelque fils de grande famille, ou quelque riche commerçant, qui, se prévalant soit de sa richesse, soit de sa puissance, avait exprimé le désir de partager sa couche, elle ne pouvait se refuser à lui d'entrer de jeu. Certes, elle donnait bien son accord, mais celui-ci était purement verbal, jamais son cœur n'y aurait consenti. Par la suite — eh bien ! invoquant quelque malencontreuse indisposition, ou se retranchant derrière un mari peu conciliant, elle faisait miroiter une prochaine occasion, repoussant de jour en jour le moment de passer aux actes, histoire de ne pas s'offrir sans résistances aux griffes de ses prétendants. C'était ce qu'on appelait *Inciter sans jamais réaliser*.

— Amour de scène —

N'avait-elle pu s'affranchir d'une rencontre qu'elle se roulait alors en votre compagnie parmi les couvertures et les oreillers. Mais alors que vous voilà convaincu de la sincérité de son amour, elle n'est qu'en représentation, donnant comme elle le fait sur scène quelque acte frivole en compagnie du *jeune premier* de service. Et si d'ordinaire elle manifeste une irréprochable conscience professionnelle, elle n'est plus, maintenant qu'elle a quitté les planches, que négligence et désinvolture.

S'il se trouve, ce qui arrive souvent, qu'un jeune écerelé soit prêt à déboursier une forte somme pour la racheter, elle l'assure de son désir de le suivre — ça comptez-y ! Elle va même jusqu'à l'inciter à faire des plans du matin au soir, ne lui épargnant au surplus aucun des multiples frais d'approche. Mais au bout du compte, jamais elle ne le suit, et tout finit comme un doux rêve printanier. Voilà ce que *Comploter sans jamais abdiquer* voulait dire.

À quoi rime de faire autant de difficulté, demanderez-vous ? Eh bien, ce qu'il faut savoir, c'est que leur intention en agissant de la sorte, n'était pas tant de rester fidèle à leur mari que de leur remplir tout simplement les poches, et pas de picaillons, ça non !, mais bien au contraire d'amasser pour eux un véritable magot.

— Amour de scène —

N'oublions pas que la véritable expression du désir amoureux qu'éprouve un homme pour une femme n'est en aucun cas le fruit du contact physique. Il naît tout au contraire des œillades qui le précèdent. C'est exactement comme lorsqu'un goinfre prend part à un banquet. Les autres convives n'ont pas encore pris place qu'il ne peut se retenir de saliver à l'odeur de plats qu'il lui semble n'avoir encore jamais goûtés. Ce qui fait qu'au moment de passer aux actes, il se jette sauvagement sur la nourriture comme un loup affamé et dévore comme un tigre. Arrive alors une nouvelle tournée de plats raffinés ; rassasié comme il est, il n'a plus de goût pour rien. Sachant, que les hommes ne se comportent pas différemment avec les femmes que nos gourmands avec les plats les plus fins, il est donc impératif pour vous, Mesdames, de rester hors de portée de leurs baguettes. Contentez-vous tout au plus de leur donner à renifler votre envoûtant parfum, car s'ils vous mettent la main dessus, leur intérêt du début s'évanouira bientôt et il vous sera alors bien difficile de les faire saliver à nouveau. C'est pour cela que les *jeunes premières* de cet endroit qui étaient au fait de ces doctes principes ne recevaient jamais à la légère les clients. Elles firent de ce code de conduite secret un trésor familial qu'elles se légèrent de génération en génération, de mère en fille, de belle-mère à bru.

— Amour de scène —

Il se transmet ainsi pendant des dizaines et des dizaines de générations jusqu'à ce qu'apparaisse une jeune dévergondée qui prit la formule dans une acceptation erronée. Elle se permit tout sans aucune restriction. Non seulement elle aguicha, mais elle s'offrit en pâture ; elle incita et réalisa pour de bon et elle fut de toutes les manigances, rien ne l'arrêta ! Un vieux proverbe ne dit-il pas que *Chacun est une règle en soi-même ?* Aussi au terme d'une existence des plus accommodantes, elle avait, d'accord avec son mari, amassé une belle petite fortune et s'était forgée une réputation d'excentrique.

Cette actrice qui vivait à la fin de l'ère Jiajing<sup>5</sup> se nommait Liu Jiangxian. Douée d'une beauté capable de rivaliser avec les fleurs et le jade, elle possédait en plus d'une jolie voix et d'un corps des plus harmonieux, une vive intelligence.

Alors que les autres actrices se contentent en général de camper un seul type de rôle, elle avait cette exceptionnelle capacité de pouvoir jouer aussi bien les *jeunes premiers* que les *jeunes premières*, et selon les désirs du maître de comédie de se déguiser au pied levé aussi bien en homme qu'en femme. Mais là ne s'arrêtait pas son talent car elle possédait une fougue indomptée qui la poussait à remonter sur scène quand le spectacle était terminé pour donner la pantomime sous les traits grotesques du *vilain*

*C'est une  
manifestation  
de la déesse  
Guanyin<sup>6</sup>.*

— Amour de scène —

et du *bouffon*. Chacun de ses gestes brillait par son originalité et ses traits d'humour touchaient profondément son public tant et si bien que tous les hommes ne pensaient qu'à la faire tomber dans leur lit.

Elle était d'ailleurs d'une nature particulièrement accommodante. Peu lui importait que vous ne soyez pas aussi beau que Pan An, ni aussi brillant que Zi Jian<sup>7</sup>. De fait, l'ignare complet, comme le plus répugnant des hommes, n'avaient qu'à lui offrir une forte somme d'argent et ils étaient assurés de passer la nuit avec elle. En accueillant aussi indifféremment le beau et le laid, elle recevait autant de subsides d'hommes de talent que de gages émanant des plus sots des idiots. C'est ainsi qu'à moins de trente ans, elle avait récolté une fortune considérable et hissé son mari au rang des notables de quelque importance. Malgré cette fulgurante ascension, elle n'avait pas abandonné son métier et ayant confié la gérance de ses biens à un intendant, elle continuait comme par le passé à suivre son mari et à donner la comédie partout où on les demandait.

Son ambition avait été d'avoir un jour une héritière sur qui elle puisse compter pour prendre sa suite et lui servir de soutien pour ses vieux jours quand elle déciderait finalement de se retirer. Mais comme l'on dit souvent, *quand les choses atteignent leur summum, elles changent de direction du tout au*

— Amour de scène —

*tout*. Ce fut à son tour de donner vie à une fille dévergondée qui non seulement n'eut que mépris pour les pratiques de ses ancêtres mais n'éprouva pas le moindre respect pour le parfum exemplaire de sa chère mère. Ainsi s'appliqua-t-elle à créer à l'intérieur même de ce théâtre de mensonges une pièce authentique qui laissa un souvenir indélébile pour les générations à venir.

Cette fillette, véritable jade vivant, fleur parmi les fleurs, qu'on appelait encore par son nom d'enfance de Miaogu, avait une beauté hors du commun, son charme dépassant toute tentative de description. Un quatrain ancien en donne une approximation :

*Merveille,  
ce nom lui  
va à ravir !<sup>8</sup>*

*S'enduit-elle de fard, la voilà trop blanche,  
Use-t-elle de cinabre, trop rouge la bouche.  
Ajoutez-lui un pouce par-ci, ah ! quel gâchis !  
Retirez-lui une once par-là, finie l'harmonie !*

*À lire  
cela trop  
souvent,  
on risque  
bel et bien  
d'y perdre  
ses  
esprits !*

Inutile de parler de sa voix qui *stop*pait la course des nuages et s'attardait entre les poutres du toit, c'était son point fort. Non seulement ses passages sur scène étaient salués par des vivats unanimes, mais ils causaient d'incommensurables désordres, plongeant chacun des membres de l'assistance dans

— Amour de scène —

une extase dont il ne savait s'il en ressortirait vivant ou bien mort. Et pourquoi cela ? demandez-vous. C'est tout simple : par moments — ceux où l'on atteignait une sorte de transe —, les yeux se fixaient en même temps que les bouches s'entrouvraient : on avait alors l'impression d'avoir affaire à une assistance uniquement composée de morts.

Miaogu se mettait-elle à danser que la vie semblait lui être insufflée et chacun de s'extasier : « Ah cette sacrée petite ! C'est avec notre vie qu'elle joue ! » Une aussi talentueuse *jeune première* aurait assurément

suffi à assurer la renommée de la troupe mais, ne l'oublions pas, *le Ciel ne crée rien sur cette terre qui n'ait sa contrepartie*. Il lui avait justement envoyé un *jeune premier* comme jamais on en avait encore vu pour lui tenir compagnie. Lui et elle allaient former un couple parfait d'une essence véritablement divine. Facteur extraordinaire supplémentaire, ce *jeune premier* ne sortait pas du sérail des premiers rôles mais s'était extirpé du troupeau des emplois comiques de second rang. Pour expliquer ce fait inattendu, il va nous falloir remonter à la racine des événements.

*S'il est vrai que  
les femmes ont le  
pouvoir de vie et  
de mort sur nous,  
Miaogu ne  
l'entendait pas  
de la même  
façon que ses  
congénères.*

*Voilà qui est  
admirablement  
bien décrit !*

*Il est dit que :  
La porte qui  
m'a donné le  
jour est celle  
qui fait  
passer de vie  
à trépas.*

— Amour de scène —

Or donc Miaogu, à douze-treize ans, ne pouvait encore se permettre de tenir un rôle à part entière et montait de temps en temps sur scène pour donner en compagnie de sa mère des bribes d'œuvres diverses. À cette même époque vivait un jeune lettré originaire de la préfecture de Xianggang au Huguang. Fils d'une vieille famille lettrée, il s'appelait Tan Chuyu. Sa mère étant morte pendant son enfance, il avait suivi son père partout où ses études l'avaient conduit. Quand ce dernier mourut à son tour loin du pays natal, il avait à peine seize ans. Sans le moindre appui, il parcourt alors les Trois Wu et les Deux Zhe<sup>9</sup> quand il découvre Miaogu. Au premier coup d'œil, il sait qu'elle est de la classe des beautés exceptionnelles — il la séduira du temps qu'elle est encore vierge, il le veut. Le voilà donc qui, sous prétexte de nourrir une passion pour la comédie, passe ses journées à arpenter le théâtre dans tous les sens, guidé par l'espoir de pouvoir d'un croisement d'yeux lui faire connaître les sentiments qui l'animent et par la même occasion exciter chez la jeune fille des pensées printanières. Il est décidé à composer dans les règles de l'art, avançant pas à pas, n'abordant le *corps de la dissertation* que lorsque le *sujet* aura été préalablement correctement *introduit*<sup>10</sup>.

Hélas ! C'était compter sans les parents qui surveillent de si près leur fille qu'ils lui ont fermement interdit de

— Amour de scène —

rencontrer ou d'échanger le moindre mot futile avec une personne étrangère à la troupe. Si fait, après une demie année à fureter, Tan n'a pu se ménager la moindre entrée.

Un jour pourtant, il apprend que la compagnie cherche un jeune homme vif d'esprit pour étudier en compagnie de la jeune fille le seul emploi qui lui fait défaut, celui de *vilain*. Tan qui à cette époque est à deux doigts de sombrer dans le désespoir, ne peut manquer une si belle occasion. Sans tarder, il rencontre Jiangxian et son mari et leur fait part de son désir d'intégrer la troupe. Ravis, les intéressés l'accueillent chaleureusement et le présentent aussitôt au maître de comédie. Le jour même, il commence son apprentissage en compagnie de Miaogu.

Tan, garçon intelligent, se montra, est-il besoin de le dire, tout particulièrement brillant dans son étude de l'art théâtral, apprenant par analogie, déduisant l'ensemble du particulier. De son côté Miaogu, malgré son jeune âge, était bien plus perspicace que beaucoup d'adultes. Le jeune homme n'avait pas encore fait son entrée dans la troupe qu'elle avait déjà remarqué ce spectateur attentionné dont la physionomie lui avait plu. Son assiduité lui avait également fait comprendre que *l'attention du vieil ivrogne n'est décidément pas dans le vin qu'il boit*. Sa venue dans la troupe ne prouvait-elle pas combien il était épris ; sa condition dégradante de comédienne ne l'avait pas rebuté —

— Amour de scène —

pour ses beaux yeux, il n'avait pas hésité à endosser les accoutrements ridicules d'un visage peint. Cette manifestation d'une sensibilité hors du commun valait bien qu'elle n'y restât pas insensible.

*Un digne  
successeur  
de Tang  
Pohu<sup>11</sup> !*

Mais comment faire ? Il s'avéra bien vite que la discipline instaurée par le maître de comédie était encore plus stricte que celle déjà fort sévère des parents ! Il était formellement interdit de se parler à l'oreille pendant la lecture des livrets, et gare à ceux qui se frôleraient de trop près lors des déplacements sur scène. Chuyu tenant le rôle de Liang Shanpo et Miaogu celui de Zhu Yingtai n'auraient pu, et cela bien qu'étudiant côte à côte, échanger le moindre mot tendre<sup>12</sup>. Quel espoir leur restait-il, si ce n'était de s'en remettre à une vie future pour, à l'occasion d'une réincarnation en papillons, voler librement de concert ?

Au bout d'un moment Tan commença à éprouver quelques regrets. « Va pour le théâtre, se disait-il, mais si je pouvais encore tenir le rôle de *jeune premier* ! C'est assurément de tous les emplois, le seul qui conserve encore un soupçon de respectabilité pour un lettré comme moi. Si un sort contraire m'interdit de partager

*Lorsqu'ils  
jouent  
l'amour, c'est  
un parterre  
noir de  
monde qui les  
observe —  
voilà qui  
donne à la  
passion un  
caractère  
extrême.  
C'est encore  
plus excitant  
que de  
partager le  
même lit.  
Tan en est  
forcément  
averti !*

— Amour de scène —

son oreiller, je pourrais toujours profiter de mes passages sur scène pour lui faire ma cour et lui ouvrir mon cœur, l'appeler *mon épouse* et m'entendre répondre *mon mari*. Qu'importe après tout que cela ne soit que chimère, pourquoi ne pas profiter de ces rares moments d'intimité sur scène pour assouvir notre amour. Au moins, je n'aurais pas rejoint cette troupe en vain, car qu'y-a-t-il de plus avilissant que de faire le clown grimé de la sorte ? Ce qui me met hors de moi, c'est que si ne suis pas obligé de me déguiser en benêt ou en paysan, je me retrouve sous les traits d'un esclave ou d'une soubrette. En plus de cela, je dois supporter sans réagir de voir un autre tenir le rôle de l'amant ! Comment pourrais-je contenir plus longtemps la rage qui m'opprime ? »

Un jour, que le maître de comédie s'est absenté, Chuyu et Miaogu qui, de concert avec les autres élèves, travaillent justement leur rôle, se retrouvent proche l'un de l'autre. Mais comment donner libre court à leurs sentiments

quand les autres vont les démasquer s'ils s'entretiennent dans la langue de tous les jours ?

Par bonheur, aucun d'eux n'entend le jargon des fins lettrés que seuls les premiers rôles maîtrisent<sup>13</sup> ; aucun risque d'être compris s'ils choisissent de truffer leurs doux aveux de

*Personne  
n'entend rien  
au beau  
parlé. C'est  
une sacrée  
aubaine  
pour Tan.  
S'il en allait  
autrement, il  
aurait rude  
concurrence !*

— Amour de scène —

quelques formules alambiquées. Ainsi, Tan, qui joue à réciter son texte, lance à Miaogu qu'il fixe du regard, ces quelques mots :

« *DAMOISELLE, GENTE DAMOISELLE, VOUS, QUI PAR L'ESPRIT BRILLETZ, IGNOREZ-VOUS LE POURQUOI DE MA VENUE ?*

— *POINT NE SUIS CRÉATURE DE BOIS NI STATUE DE PIERRE, lui chante-t-elle en feignant, elle aussi, de revoir son texte, COMMENT CELLE QUI SOUFFRE DE SON CŒUR NE POUVOIR ÉPANCHER, SE LE CACHERAIT-ELLE ?*

— *MAUDITE VIGILANCE MATERNELLE ! Ô DISCIPLINE HONNIE ! COMBIEN ENCORE DEVRAI-JE ME LANGUIR AVANT QUE NE SE RÉALISE LE VŒU DE TROIS VIES ?*

— *QUE FAIRE SINON DANS L'AVENIR CROIRE ET L'UN À L'AUTRE SE PROMETTRE ? QU'ESPÉRER DE CETTE RENCONTRE QUAND DIX YEUX NOUS ÉPIENT ? COUPONS LÀ, JE VOUS EN CONJURE, CESSONS CETTE VAINÉ DÉMARCHE.*

— *À TENIR CES RÔLES DE VISAGE PEINT, LA HONTE M'ÉTREINT,* reprend un ton plus bas le jeune Tan. *PARLEZ, JE VOUS EN CONJURE À VOS AUGUSTES PARENTS, EN MA FAVEUR INTERCÉDEZ POUR QUE L'EMPLOI DE JEUNE PREMIER ME SOIT CONFIE. ALORS ! CE SERA SUR SCÈNE, COMME EN A LE SORT DÉCIDÉ, QUE NOS CŒURS S'UNIRONT ET QU'À NOTRE BONHEUR NOUS TRAVAILLERONS. QU'EN DITES-VOUS MA MIE ?*

— Amour de scène —

— *AH ! LE BEAU DISCOURS, LES BELLES PAROLES ! MAIS SI DE MA BOUCHE S'EN ÉCHAPPE LA PRIÈRE, COMMENT DE MON AUGUSTE GÉNITEUR NE PAS EXCITER LA COLÈRE ? ET CETTE PORTE QUE TANT NOUS DÉSIRONS FORCER, NOUS LA REFERMERIONS À TOUT JAMAIS ! FORGEZ, JE VOUS EN PRIE, QUELQUE BRILLANT STRATAGÈME.*

— *UN STRATAGÈME ! CERTES, MAIS LEQUEL ?*

— *JOUEZ DE L'ESTIME OÙ L'ON VOUS TIENT. DITES VOULOIR PARTIR POUR N'AVOIR PLUS À VOUS SOUILLER LE VISAGE. ACCROCHEZ-VOUS À CETTE IDÉE. XIAO HE AUX CÔTÉS DU PRINCE, HAN XIN RETROUVERA SES FAVEURS<sup>14</sup>.*

*Accomplir  
les actions  
auxquelles  
invitent les  
pièces est  
bien du  
ressort des  
seules jeunes-  
premières.*

— *IL EN SERA FAIT COMME VOUS L'ORDONNEZ !* », conclut Tan en approuvant de la tête.

Quelques jours plus tard, s'en tenant aux instructions de Miaogu, Tan prit congé de son professeur avant d'aller saluer Jiangxian et son mari, leur annonçant tout de go son désir de les quitter pour rentrer au pays afin de reprendre, là où il les avait laissées, ses chères études. « Mais vous voilà fin prêt et nous allons bientôt partir en tournée, pourquoi diantre nous laisser tomber maintenant ? s'exclamèrent ses interlocuteurs, lesquels restaient complètement interloqués par ce qu'ils venaient

— Amour de scène —

d'entendre, incapables de comprendre les causes d'un aussi soudain revirement.

— Même la pauvreté ne peut réduire un homme à abdiquer ses aspirations, répliqua alors le jeune homme. Ne l'oubliez pas, je suis un lettré. Si j'ai embrassé cette profession décriée, c'est que le déclin de ma famille m'y avait contraint. J'ai un temps cru qu'en *enfant les habits du bouffon Meng*<sup>15</sup>, je pourrais me libérer de la rancœur qui m'oppressait. Je pensais que les rôles qu'on me proposerait me feraient interpréter des valeureux guerriers tels que Guan Yu ou incarner l'Hégémon de Chu<sup>16</sup> ; ainsi, même si je devais pour cela m'enduire le visage de fard, les scènes de bravoure auxquelles participent ces personnages, ne m'éloigneraient pas trop de ma nature héroïque. Il ne m'était pas venu à l'esprit que sur dix pièces il ne me serait jamais donné d'incarner un seul personnage digne et que neuf d'entre elles me feraient interpréter de bien misérables coquins ! Pourquoi continuer à faire ce qu'aucun homme de bien n'accepterait de faire ?

*Bien que cela  
fasse partie  
de son plan,  
il n'en parle  
pas moins  
avec talent et  
justesse.  
Il a la langue  
fleurie !*

— Mais, s'il ne vous sied plus de tenir les rôles burlesques, pourquoi ne pas choisir un emploi qui corresponde mieux à votre caractère et à vos aspirations, à quoi bon vous montrer aussi intransigeant ? »

— Amour de scène —

En réponse à la proposition qui venait de lui être faite, Tan Chuyu se lança dans une énumération de toutes les possibilités d'emploi qui s'offraient à lui : « Inutile de parler des rôles féminins secondaires, car qu'y-a-t-il de plus humiliant pour un homme que de se faire passer pour une femme ? Pour ce qui est des rôles annexes, ce n'est plus ma virilité qui serait en péril, mais la vigueur des gens de mon âge qui s'émousserait à mimer tous ces vieillards. À la limite, je pourrais me contenter du rôle secondaire masculin, si son action ne se cantonnait constamment à travailler au succès des autres sans qu'à aucun moment il n'ait l'opportunité d'exprimer une volonté propre. Non, il n'y a en lui rien de la grandeur des véritables héros. Jamais je ne pourrai m'y faire.

*Tourbillon  
du verbe,  
pouvoir  
ensorcelant  
du  
pinceau !*

— Ah ! Si je comprends bien, c'est ..., c'est l'emploi de *jeune premier* qu'il demande ! » s'exclama alors le maître de comédie, qui s'étant tourné vers Jiangxian poursuivit : « D'après ce que j'ai pu juger de ses dons de chanteur, c'est bien une graine de *jeune premier* que nous avons là, pas de doute ; le problème, c'est que le *jeune premier* est de tous les emplois celui qui parle et chante le plus ; d'ailleurs, toutes les pièces sont déjà prêtes et l'on ne va pas tarder à partir en tournée ; j'ai bien

— Amour de scène —

peur que si on lui attribue le poste, il n'ait pas le temps de tout apprendre !

— La seule chose à craindre, c'est que je n'accepte pas même l'emploi dont vous parlez ! coupa d'un éclat de rire Chuyu. Enfin, si j'acceptais, apprendre une pièce par jour ne m'impressionne pas. Au bout de dix jours, je n'aurai pas moins de dix pièces en tête ; à ce rythme-là, j'aurai vite fait d'avaler tout le répertoire. S'il nous reste encore un mois avant de partir, m'est avis que trente pièces devraient suffire pour entreprendre une tournée. Qu'en pensez-vous ? »

Le maître de comédie qui l'avait vu à l'œuvre avait eu l'occasion de remarquer que de tous ses élèves il était le plus prompt à mémoriser ses rôles, aussi insista-t-il auprès de ses patrons pour que ceux-ci lui accordent le rôle-titre. En conséquence, celui qui le tenait jusqu'alors alla remplacer le nouveau promu dans les rangs des rôles comiques.

De fait, la mémoire du jeune homme était des plus remarquables. Il retenait tout ce qu'il lui passait sous les yeux. En moins d'un mois, il avait déjà étudié plus de trente pièces. Il était fin prêt à partir en tournée aux côtés de Miaogu.

Pendant leur formation, les deux jeunes gens qui n'avaient pas même une fois réussi à tromper la vigilance des parents à la maison, ni même à déjouer l'attention du maître au

— Amour de scène —

théâtre, sans parler de la présence importune de leurs camarades d'étude, n'avaient jamais pu échanger le moindre mot doux. À la veille de partir, Tan s'était dit qu'une fois sur les routes, les membres de la troupe seraient tous logés à la même enseigne. Il y avait donc fort à parier qu'étant tous de la même profession, ils se comporteraient ni plus ni moins que comme s'ils appartenaient à une seule et même famille, toute distinction entre parents et acteurs, comme toute suspicion entre eux, devenant *de facto* superflues. Dès lors, il ne serait pas trop difficile de profiter du désordre pour humer à l'occasion d'une bousculade le doux parfum suave de Miaogu ou de caresser le jade moelleux de sa chair.

Ce que le malheureux garçon ne savait pas c'est que les règles qui ont cours dans les troupes théâtrales sont par deux fois plus rigoureuses que celles qui sévissent dans les gynécées. Si n'importe quel admirateur peut se permettre de taquiner la *jeune première* de son choix, il n'en est pas de même pour ses collègues. Cette règle n'émanait pas de Liu Jiangxian, ni même de son mari, son institution

remontait en réalité à Erlang, divinité fondatrice de la confrérie des comédiens. Pour elle, les liaisons entre acteurs offensaient

*Sur ce point notons que les étudiants de nos jours sont loin de valoir les comédiens.*

*D'aucuns pensent que la cause de ces pratiques tient en ce que leurs mentors ne craignant plus Maître Kong s'en prennent d'abord à eux !*

— Amour de scène —

aussi gravement la morale qu'un inceste entre frère et sœur. S'il était permis aux comédiens de donner libre cours à leur esprit et à leur sensibilité dans leur jeu sur scène, il n'était plus temps de plaisanter et de badiner lorsqu'ils quittaient les planches ; il leur fallait alors se conformer aux bienséances de rigueur — la moindre incartade étant considérée comme une infraction aux tabous établis par la divinité. Elle pouvait, croyait-on, mettre en péril la prospérité de la troupe, voire même, occasionner une maladie à tous ses membres. Ainsi, une fois en tournée, Miaogu dût-elle non seulement affronter la suspicion de ses parents et la méfiance du maître de comédie, mais aussi supporter la défiance de ses collègues. La voyait-on assise en compagnie de Tan Chuyu qu'on se précipitait de concert pour les épier afin de tuer dans l'œuf une idylle qui menaçait non seulement la santé de n'importe lequel d'entre eux, mais faisait redouter le pire quant à la survie de la troupe tout entière.

Les pauvres tourtereaux ! Un véritable scellé officiel venait leur coller le bec. N'osant plus même se risquer à baragouiner en langage savant, il ne leur restait qu'à l'occasion de leurs prestations à jouer aux devinettes en *empruntant les mots du passé pour parler du présent*.

D'ordinaire, les acteurs préfèrent et de loin se trouver hors de scène plutôt que sur les planches — ce qui est

— Amour de scène —

compréhensible : sur scène, il faut se donner à fond, alors qu'en bas, on peut tirer sa flemme. Seuls nos deux rôles titres se réjouissaient de donner la comédie. C'était là, loin de tous les soupçons qui les accablaient ailleurs qu'ils formaient un couple d'exception, chéris autant par les hommes que par les femmes, qui chacun de son côté se languissaient, qui pour elle, qui pour lui.

Ils prenaient un tel plaisir à jouer que chaque acte était, c'était inévitable, interprété avec une passion extrême. Donnaient-ils un drame ancien que celui-ci en était renouvelé. Quand ils abordaient ces moments cruciaux où l'on mime les jeux de l'amour et où s'expriment les sentiments amoureux, on voyait s'épancher leur être le plus intime, et bien que tout cela ne soit nullement noté dans le livret, l'effet sur le public était complet. Arrivé aux passages déchirants, personne ne doutait plus que les invocations qu'ils adressaient au Ciel et à la Terre, tout comme ces émouvantes lamentations qu'ils entonnaient, ne fussent véritablement tirées du plus profond de leur âme. Là encore rien de cela dans le livret, mais personne ne pouvait se retenir de verser des flots de larmes. Cela n'avait d'ailleurs rien de fortuit. Je m'explique : les acteurs, enfin les autres, se contentent en général de donner la pièce et rien de plus. Eux représentaient *la réalité*, rien de moins. Si vous jouez une pièce

— Amour de scène —

pour jouer une pièce, qu’importe si vous la rendez avec talent, le *jeune premier* restera un *jeune premier*, la *jeune première*, une *jeune première*, sans qu’à aucun moment leur esprit n’arrive à communier l’un avec l’autre. La tragédie ainsi rendue n’apparaîtra pas plus tragique que joyeuse la comédie. Le public ne verra là où il n’y a qu’une représentation de la pièce, rien de plus qu’une représentation théâtrale, ni plus ni moins ! Mais c’est tout autre chose si vous la jouez comme s’il s’agissait de la *réalité*.

Alors quand l’esprit de l’actrice principale s’insinue dans celui du *jeune premier*, l’âme de celui-ci se retrouve dans les mains de sa partenaire comme si tous deux avaient fusionné dans le corps d’une seule et même personne sensible à la joie et à la détresse de l’autre. Ainsi rendu, le tragique comme le joyeux éclatent dans toute son étendue. Parce qu’ils jouaient leur rôle comme s’ils les vivaient, le public vivait véritablement ce qu’il voyait.

*Rien là qui  
trahisse la  
nature  
humaine ;  
rien là qui  
n’exprime  
la pure  
raison !*

De fait l’excellence des deux rôles-titres rejaillit sur les autres acteurs de la troupe, quand bien même ceux-ci étaient médiocres. D’ordinaire, une troupe reçoit de trois à six taëls maximum par pièce jouée ; celle-ci avait fixé ses tarifs à douze taëls, non comprises les gratifications accordées person-

— Amour de scène —

nellement à l'actrice principale. Qu'un riche et éminent personnage dans les cent lis à la ronde ait envie de donner un spectacle, il venait les solliciter. Celui qui voyait son invitation retenue en tirait gloire. Quant aux autres, ils considéraient leur échec comme une disgrâce personnelle.

Vu le succès que remportait la nouvelle troupe, Jiangxian confia la direction de l'ancienne compagnie à son époux pour être plus à même de se consacrer à sa fille. Son désir était de l'initier à l'art de tromper le monde, pratique indispensable selon elle pour s'assurer la fortune. Mais voilà ! Miaogu refusait, dut-elle en mourir, de s'acoquiner avec quelqu'autre homme que Tan Chuyu à qui elle avait définitivement donné son cœur. La teniez-vous pour la chair de votre chair, qu'elle vous regardait comme si vous étiez une aiguille qui allait lui percer l'œil ; l'envoyait-on tenir compagnie à des hôtes à un banquet qu'elle annonçait n'avoir de sa vie bu une seule goutte de vin et qu'elle se refusait à porter la moindre coupe à ses lèvres ; lâchiez-vous une parole leste qu'elle changeait de mine et trouvait aussitôt un prétexte pour vous fausser compagnie. De riches jeunes gens n'hésitaient pas à sacrifier de grosses sommes d'argent pour faire sa connaissance mais que reçurent-ils en retour ? Pas même un sourire, ni même un froncement de sourcils. Que dire du reste ? Les bijoux qu'on faisait créer pour

— Amour de scène —

elle, elle ne les portait qu'une ou deux fois, après quoi, elle les faisait fondre et dépensait l'argent. Quant aux habits qu'on confectionnait à son intention, elle les déposait dans les malles du théâtre, les abandonnant sans plus de façon aux actrices tenant les petits rôles ; elle ne les portait jamais. C'est qu'au plus profond d'elle-même, elle était déterminée à n'avoir jamais qu'un époux et à rester chaste par amour pour Tan. Mais cela, elle ne pouvait évidemment le confier à qui que ce soit.

*Sacré Tan !  
Il a dû en  
faire des  
envieux !*

Un jour la troupe se déplaça dans un certain port. Là se tenait un vieux temple qui portait le nom de Temple du Seigneur Yan<sup>17</sup>. Chargé de l'administration des ondes fluviales et des vents, la divinité, qui déjà à l'époque avait été promu Marquis Pacificateur des Flots, était renommée pour l'efficiencie de ses pouvoirs magiques. Son temple surplombait les flots de la rivière et chaque troisième jour de la dixième lune, on y fêtait son anniversaire en donnant un spectacle théâtral offert par les généreux bienfaiteurs des environs. On avait certes souvent fait appel les années précédentes à la troupe de Liu Jiangxian, mais quand on avait appris que sa nouvelle troupe était encore meilleure que l'ancienne, on avait très tôt dépêché un envoyé porter le cachet des comédiens, ce qui fait que la mère et la fille n'avaient pu se dérober.

— Amour de scène —

Dans le passé tous les membres de la troupe, hommes et femmes, arrivaient ensemble sur place et jamais personne n'avait soit pris les devants, soit traîné à l'arrière. Cette fois pourtant, un contre-temps avait retardé le reste de la compagnie. Ainsi Chuyu et Miaogu avaient-ils été les premiers à pénétrer dans le temple. Eux qui avaient attendus si longtemps que se produise une telle occasion, fût-elle fugace, n'allaient pas la laisser passer. Malgré tout, l'endroit ne se prêtant assurément pas à la bagatelle, ils durent se contenter de s'avouer l'un à l'autre les sentiments qui les animaient. Ceci fait, ils s'agenouillèrent devant la statue de la divinité et chacun à son tour, prêta serment : « Moi, Tan Chuyu ; Moi, Liu Miaogu, je n'accepterai aucun autre mariage que le nôtre ! Que quelqu'un s'y oppose et se sera dans la mort que nous nous unirons. Jamais, nous ne trahirons notre amour. Jamais, nous n'oublierons ce serment ! Qui le brisera, par la volonté divine, périra ! »

À peine venaient-ils de se jurer fidélité qu'ils voyaient déjà arriver le reste de la troupe. Par bonheur, ils purent s'éclipser à temps sans révéler leur secret. Sinon, *œil suspicieux n'eût pas manqué de voir des fantômes tapis dans l'ombre* et mille complications s'en seraient suivies. Le soir, après la représentation, chacun retrouva ses quartiers

*Heur et  
malheur  
ne tiennent  
souvent  
qu'à un  
soupçon.  
Voilà qui  
est on ne  
peut plus  
pertinent !*

— Amour de scène —

pour y passer la nuit, mais de cela nous ne dirons rien.

Attardons-nous plutôt un instant sur un des généreux donateurs locaux. C'était un homme particulièrement riche. Il s'était d'ailleurs offert un poste officiel et avait ainsi servi, un mandat durant, à la capitale. Ses biens atteignaient les cent mille taëls et lui qui approchait de la cinquantaine comptait pas moins de onze petites épouses sous son toit. Du temps de sa jeunesse, Jiangxian avait pu profiter de ses largesses, mais maintenant qu'il avait remarqué que le charme de Miaogu dépassait par dix fois celui de sa mère, il était prêt à déboursier une forte somme d'argent pour épouser la jeunette et lui faire rejoindre le troupeau de ses concubines afin de rassembler autour de lui *Douze épingles d'or*. Aussi, invita-t-il la mère et la fille à profiter de ses appartements. Il les reçut royalement ce qui lui permit de réchauffer ses anciens liens avec Jiangxian qu'il reconduisit dans ses faveurs. Quand tous deux en furent rendus aux frontières de la convivialité la plus intime, l'homme fit part à son invitée de son désir de prendre sa fille pour épouse. Jiangxian aurait certes bien accepté, mais l'espoir de voir la chair de sa chair devenir, du moins si elle arrivait finalement à la mettre au pas, *le juteux arbre à sapèques* qui lui apporterait une fortune colossale, la retint de l'abandonner pour un simple présent de mariage aussi conséquent fut-il. D'un autre côté, si

— Amour de scène —

elle repoussait tout net la proposition qu'advierait-il si la jeune fille au caractère particulièrement inflexible se refusait à couvrir d'or ses parents ou ne finisse par offenser quelqu'un avec son incontrôlable impétuosité ? Dans ce cas de figure, il vaudrait certes mieux la marier et l'échanger contre un bon paquet d'argent tout frais.

Incapable d'arrêter une décision, Jiangxian hésita encore un bon moment avant de répondre évasivement : « Comment oserai-je refuser une offre aussi généreuse. Mais, voyez-vous, ma fille est encore bien jeune. Elle n'a pas encore quinze ans. De plus, nous avons fait des frais pour lui procurer un maître de comédie. Quand elle aura travaillé quelque temps pour nous dédommager, il ne sera pas trop tard pour parler mariage. Pour l'heure, je ne voudrais pas m'engager à la légère.

— Je vois, reprit l'autre. Nous en reparlerons l'année prochaine quand vous viendrez donner la comédie pour les fêtes de la dixième lune. Comptez sur moi pour vous faire inviter. Vous me donnerez votre réponse à ce moment-là.

— C'est entendu » conclut la comédienne qui, quelque jours plus tard, les festivités une fois achevées, prit congé de son hôte.

En répondant comme elle l'avait fait, Jiangxian s'était accordée une année entière pour mettre sa fille à l'épreuve. Si celle-ci consentait à se réformer et à remplir les poches de ses

— Amour de scène —

parents, alors on la garderait. Au contraire, si elle se révélait incorrigible, on se rabattrait tout naturellement sur cette offre de mariage. Aussi, après avoir quitté son hôte, la mère changea radicalement d'attitude envers sa fille. Celle-ci refusait-elle d'obéir ? Jiangxian vitupérait ; si cela ne suffisait pas, elle frappait. N'importe, Miaogu avait une volonté d'airain que rien ne parvenait à ébranler. Lorsqu'elle n'arrivait plus à supporter les persécutions maternelles, elle refusait quoique cela lui coûtât de monter sur scène, ou, pire encore, menaçait de se donner la mort.

L'année suivante — au tout début de la neuvième lune —, notre homme envoyait déjà un émissaire convier la troupe pour les festivités. Aussi, à peine eut-il accueilli son invité qu'il la pria de lui faire connaître sa décision. Comme sa fille avait déçu son espoir de la voir assurer la prospérité familiale, Jiangxian signifia sans plus hésiter son accord. Sur ce, elle reçut un cadeau de fiançailles d'un millier de taëls. Le mariage fut fixé au soir du troisième jour de la dixième lune, aussitôt après la dernière des représentations.

Jingxian qui répugnait à aborder avec elle le sujet, laissa Miaogu dans l'ignorance de son sort et ce jusqu'au soir du deux. « Lorsque je t'ai mise au monde, la sermonna-t-elle alors, je me suis dépensée sans compter pour ton éducation, guidée que

— Amour de scène —

j'étais par l'espoir que tu te donnerais à fond pour assurer la gloire de la famille. Mais non ! Tu n'en as fait qu'à ta tête, avec un mépris total pour l'argent. Qui donc es-tu pour te comporter de la sorte ? En négligeant tous ceux que tu rencontres, tu risques de devoir t'en repentir tôt ou tard. Ce genre de vie n'est vraiment pas fait pour toi. Le mieux serait encore de ramasser tes effets au plus vite et de courir te marier, crois-moi ! Il y a justement ici un certain gentilhomme fortuné, qui, ce qui ne gâche rien, a été un temps mandarin. En l'épousant, tu deviendras non seulement une dame d'importance, mais qui plus est, tu ne manqueras de rien le reste de ton existence. J'ai déjà reçu de lui les cadeaux de fiançailles et je lui ai donné mon assentiment. Ton mariage aura lieu demain soir ! Et ne t'avise surtout pas de prendre tes grands airs, cela me causerait bien trop de chagrin. »

En entendant cela, Miaogu, les yeux écarquillés rivés sur sa mère, eut bien du mal à retrouver ses esprits : « Mais Mère, répliqua-t-elle enfin. Vous faites fausse route ! C'est que ... je suis déjà mariée et *Femme vertueuse ne peut prendre deux maris* ! Moi, me remarier, c'est tout simplement impossible ! »

Jiangxian n'avait pas compris un traître mot de ce que venait de lui donner à entendre sa fille. Son visage se ferma : « De quel mari me parles-tu là ? Ni ton père, ni moi-même

— Amour de scène —

n'avons jamais arranger pour toi la moindre union. Tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu as pris l'initiative de t'engager avec quelqu'un sans notre accord ?

— Jamais je n'aurais osé ! C'est Père et vous-même qui l'avaient choisi pour votre fille alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Pourquoi faire celle qui ne sait rien puisque vous êtes par la force des choses tout à fait au courant !

*Pour s'en sortir, elle fait reposer la faute sur les épaules de papa et maman. C'est particulièrement bien calculé !*

— Voilà qui est pour le moins extraordinaire !

Vas-tu enfin me dire de qui il s'agit ?

— Mais, c'est Tan Chuyu, le rôle titre, évidemment ! Si au départ, il ne manquait aucun de nos spectacles pour qui était-ce sinon pour moi ? Quant à son entrée dans la troupe, ce n'était là qu'un prétexte pour m'approcher. En refusant de persister à tenir les rôles burlesques pour devenir le *jeune premier* de la troupe, il ne cherchait pas seulement à devenir mon partenaire : c'était un moyen détourné particulièrement élégant de faire sa demande en mariage. Comme Père et Vous, qui avaient joué les *jeunes premiers* dans je ne sais combien de romance, n'auriez-vous pas été en mesure de deviner ses motivations

profondes ? Si vous ne vouliez pas que votre fille l'épouse, il ne fallait assurément pas lui permettre d'apprendre la comédie avec elle, pour

*Encore plus judicieux ! Elle lui coupe tout échappatoire.*

— Amour de scène —

commencer, et faire de lui son partenaire sur scène pour finir. En accordant le tout, vous avez clairement montré que vous aviez deviné ses désirs et que vous les approuviez. Depuis que nous donnons la comédie ensemble, il ne s'est pas passé un seul jour, où je n'ai pas été sa *femme* et lui mon *amant*. Qui ne l'a vu ? Demandez aux milliers de spectateurs si je mens. D'ailleurs tout le monde dit que c'est le Ciel qui nous a réuni ? Ce n'est tout de même pas maintenant que nous avons été mariés des années durant que vous allez me demander de le tromper ? Cela est proprement inconcevable, enfin, je ne parle pas pour vous qui vous êtes depuis longtemps accoutumée à tous ces compromis avilissants. Qu'importe si on m'accuse de manquer de piété filiale, mais j'ai su préserver ma vertu jusqu'à maintenant et je ne suis pas disposée à la souiller de moi-même. Jamais je ne ferai une chose aussi immorale !

*Bien  
envoyé !*

*Elle a ferré  
papa et  
maman  
pour de bon  
et n'est pas  
décidée à  
desserrer ses  
mâchoires  
d'acier !*

— Mais, ma parole, tu délirés, cingla Jiangxian qui avait involontairement éclaté de rire. Où as-tu vu que les couples de scène sont époux pour de vrai ? Et ce mot *jeu*, que veut-il dire, sinon *se jouer de* ? Alors ne vas pas nous confondre cela avec la réalité ! Et puis combien de *prima donna* as-tu vu épouser leur partenaire ?

— Amour de scène —

— On peut rire de beaucoup de choses, mais il y a sur terre une seule chose avec laquelle on ne peut pas *jouer* et c'est le mariage ! Au début, j'étais innocente et puisque ce n'était que du théâtre, je l'appelais de bon cœur *mon mari*. Maintenant, j'en ai pris l'habitude et il me sera impossible d'en changer. Le mal étant irrémédiable, que puis-je faire sinon le considérer comme mon véritable époux ? Les autres actrices peuvent bien se passer d'épouser leur partenaire. Que savent-elles de la morale et de la vertu ? Mais pour moi qui en connaît les principes et qui a su préserver jusqu'à aujourd'hui ma chasteté, il est impossible d'épouser un autre homme que Tan Chuyu ! »

*Et comme si de rien n'était, la sagesse millénaire s'exprime par la bouche de cette jeune fille. Qui l'eut cru ?*

*Autant pour elles !*

À l'entendre raisonner de la sorte, Jiangxian comprit que quoi qu'elle dise, elle n'arriverait pas à avoir le dernier mot, aussi se contenta-t-elle de lui envoyer quelques remontrances acerbes avant de se retirer pour aller se coucher.

Le lendemain matin, après le déjeuner, peu avant le début de la représentation, on vit arriver le fiancé. Mis sur son trente-et-un, l'homme paraissait de long en large devant la scène, histoire de se faire remarquer et envier par tous pour le tour de force qu'il allait accomplir en faisant entrer dans son sérail

— Amour de scène —

l'inaccessible beauté dont il s'apprêtait à jouir à sa guise. S'il avait pu ceindre son front d'une enseigne marquée de l'inscription *L'unique conquérant de Reine de Beauté*<sup>18</sup>, il aurait été aux anges, tout à fait disposé qu'il était à recueillir les vivats d'admiration.

*Les jolis  
propos  
assassins !*

Le spectacle qu'il offrait mit Tan Chuyu hors de lui. Le jeune homme s'attendait d'ailleurs à ce que Miaogu fasse une scène ou pour le moins qu'elle se refuse à donner la comédie, ou n'y consente qu'après avoir subi l'ire de sa mère, mais rien de cela n'arriva — *le monde est plein de surprises*.

La veille au soir, la jeune fille n'avait pas mâché ses mots. Une nuit de réflexion lui avait, pouvait-on croire, permis de reconsidérer son avenir sous un jour plus amène. Assise dans les loges, de fort bonne humeur à ce qu'il semblait, ne manifestant pas même le moindre signe de désagrément, elle s'adressa comme si de rien n'était à ses camarades : « Ce soir, après toutes ces années passées ensemble à jouer la comédie, je vais devoir vous faire mes adieux. Si d'habitude nous ne donnons que l'illusion de la réalité, cette fois nous allons *jouer pour de vrai*. C'est pourquoi, je vous prie de m'assister de toutes vos forces et vous invite à donner le meilleur de vous-même. Quant à toi, poursuivit-elle en s'adressant à son partenaire, j'attends que tu

*Elle est  
vraiment  
impénétrable !*

— Amour de scène —

ne te contentes pas simplement de *jouer* le héros comme d'ordinaire, mais que tu agisses comme si tu en étais un pour de bon et que tu mettes tout ton cœur dans ton jeu.

— Je ne comprends pas bien ce que tu entends par *mettre tout mon cœur dans mon jeu*. Que veux-tu dire par là ?

— Tu n'auras qu'à me regarder et faire ce que je fais. Si nous jouons à l'unisson, c'est que tu donnes le meilleur de toi. » Ces directives qui ne correspondaient pas à ses propres conjectures troublèrent profondément le jeune homme. Il en était à se consumer de rage lorsqu'il aperçut le

*Propos  
habilement  
voilés  
qui n'en  
expriment pas  
moins très  
précisément  
ses  
sentiments !*

fortuné donateur qui se dirigeait droit vers eux en se dodelinant ostensiblement. Il venait de ce pas concocter le programme de la soirée. Tan ne put se retenir de porter son regard vers Miaogu pour étudier sa réaction tout en imaginant que la jeune fille, qui allait se retrouver, de fait, face à son ennemi, ne manquerait pas de manifester quelque agitation. Mais qui l'eut cru ? Miaogu ne montra pas la moindre humeur. Elle sembla au contraire entièrement à son aise. Se levant, elle lui adressa, *Excellent !* sourire aux lèvres, la parole : « Mère m'a averti que ce soir après le spectacle, je devrai vous suivre dans votre demeure.

— En effet, vous avez tout à fait raison !, acquiesça l'autre.

— Amour de scène —

— Puisqu'il doit en être ainsi, cette soirée est pour moi la dernière occasion de pouvoir jouer les pièces qu'il m'a été donnée d'apprendre pendant toute mon existence ; c'est aussi la dernière fois que le public pourra apprécier mon jeu. Voilà pourquoi, je vous prie de me laisser arranger cette séance à ma guise et de me permettre de montrer une fois encore mes capacités, tout en faisant mes adieux à mes

admirateurs. Ai-je votre agrément ?

*Abasourdissant !  
Elle s'y entend  
à tromper  
son monde.*

— Hé ! pourquoi vous le refuserais-je ?

Qu'il en soit ainsi.

— Puisque vous acceptez, je me réserve le privilège de choisir une pièce que je connais particulièrement bien et avec laquelle je saurais déployer tout mon art.

— Voilà qui est bien parlé, je vous laisse maîtresse de votre choix. Je suis simplement fort impatient de savoir lequel il sera. »

*Encore plus  
extraordinaire !*

L'actrice qui s'était saisie du répertoire de la troupe hésita un moment avant de désigner le titre qu'elle avait retenue : « Va pour *L'épingle d'osier*<sup>19</sup> ». Après avoir réfléchi un moment, son interlocuteur éclata de rire et ajouta : « En portant ton dévolu sur cette pièce, n'aurais-tu pas l'intention de me comparer à Sun Ruquan ! C'est bon, c'est bon. Si tu me suis après la représentation, je veux bien tenir ce rôle l'espace d'un

— Amour de scène —

instant. Je serai mal inspiré de me plaindre. Bon tout le monde en scène ! On ne traîne pas ! »

Une fois la pièce choisie, les acteurs se préparèrent. Ils ne furent pas longs à investir la scène où ils ne s'épargnèrent aucun effort. Ainsi, aussi bien les passages chantés que parlés furent donnés dans leur intégralité. Seul Tan, en prise à mille tourments, n'était pas au diapason. Heureusement pour lui, Miaogu vola à son secours. Dès qu'il entonnait un air, elle soutenait, quand elle faiblissait, sa voix de la sienne. Quant à elle, elle fut divine d'un bout à l'autre, en un mot sublime. Cependant elle ne parvint pas à subjuguier son auditoire dès les toutes premières scènes. Ce n'est véritablement que lorsqu'elle aborda la scène « La fiancée conduite à ses noces » qui faisait directement écho à ses propres tourments que son jeu devint, au fur et à mesure qu'elle dévoilait son cœur et son âme, véritablement ensorcelant. Chaque syllabe

roulait comme une pièce d'or, chaque mot arrachait une larme si bien que lorsqu'arrivèrent les passages les plus dramatiques, non seulement son visage était sillonné de pleurs, mais chacun des mille ou deux mille spectateurs présents avaient la larme à l'œil. Tant et si bien que

lorsqu'elle entama la scène du suicide — « Enlaçant une pierre,

*D'un seul  
coup de  
pinceau,  
voilà décrits  
la multitude  
des émotions.*

*Seul un  
génie est  
capable d'un  
tel prodige !*

— Amour de scène —

elle se jette dans le fleuve » —, son interprétation n'en fut que plus prenante. Non seulement ceux qui étaient présents se répandaient en sanglots, mais les éléments eux-mêmes prenaient part à son chagrin. Le soleil qui avait préalablement rougi s'éclipsa et de sombres nuages remplirent le ciel comme au temps du chaos originel.

D'ordinaire, Qian Yulian se contente, dans cette scène, d'exprimer sa détresse sans jamais prendre qui que ce soit à parti. Mais l'interprétation qu'en donna Miaogu fut tout autre. Entre le moment où l'héroïne n'a pas encore enlacer la pierre et celui où elle a décidé de se jeter dans le fleuve, celle-ci inséra dans une de ses répliques un passage de son invention dans lequel elle s'en prenait à Sun Ruquan. Miaogu faisait alors face à notre richard qui était justement assis à proximité de la scène. Lâchait-elle un « Brigand sans foi ! », qu'elle tendait un doigt accusateur dans sa direction et à chaque « Maudit voyou ! », elle lui lançait un regard vengeur. L'homme ne fut pas long à comprendre qu'il était personnellement visé. Pourtant, il ne put retenir un élan de compassion, manifestant par là qu'il pouvait être impartial. Ainsi, sans manifester la moindre humeur, il

*Si, Mi Heng,  
lui non plus,  
n'avait pas  
lésiné quand  
il avait frappé  
le tambour  
pour outrager  
Cao Cao, il  
s'était révélé  
nettement  
moins  
habile<sup>20</sup> !*

— Amour de scène —

acquiesçait du bonnet en exprimant son admiration : « Bien joué ! Bien joué ! »

Une salve d'invectives plus tard, Miaogu prenait enfin la pierre dans ses bras et se préparait à se précipiter dans le fleuve.

Quand elles jouent cette scène, les autres actrices miment la disparition dans les flots en s'éclipsant côté coulisse à l'arrière de la scène et en sautant bien au sec sur la terre ferme. La version qu'en livra Miaogu fut tout autre. Là encore, elle chamboula le bon déroulement de la pièce pour lui donner un nouveau visage et ceci d'une manière encore plus spectaculaire que précédemment lors de son assaut d'insultes contre Sun Ruquan.

Le temple se dressait aux abords d'un large cours d'eau. Le théâtre quant à lui avait été érigé à l'extérieur, sa partie postérieure reposant sur la berge, la scène surplombant les flots. Or donc Miaogu, déjà lestée de son rocher, se dirigea non pas vers la droite, ni même vers la gauche, mais droit vers le devant de la scène, et à peine avait-elle achevé son air qu'elle plongea directement dans la rivière, réalisant par ce geste ce qu'elle avait précédemment annoncé vouloir faire : *jouer la pièce pour de vrai !*

Du public, saisi d'effroi, s'éleva alors un cri. Mais avant même que quelqu'un ait pu se porter à son secours, une seconde

— Amour de scène —

personne volait la retrouver dans les flots. « Comment cela se fait-il ? » allez-vous me demander. Eh bien, voilà : au moment où elle se préparait justement à plonger, Miaogu s'était soudainement retournée pour lancer ces quelques mots vers les coulisses : « *OH ! WANG SHIPENG ! MON DOUX MARI ! TA FEMME NE PEUT SUPPORTER PLUS LONGTEMPS LES PERSÉCUTIONS QU'ON LUI IMPOSE. ELLE VA, ET POUR TOUJOURS, DANS LES FLOTS DISPARAÎTRE. COMMENT POURRAIS-TU CONTINUER À VIVRE SANS ELLE ?* » En entendant cette phrase depuis l'arrière-scène où il était assis sur une malle, Tan sortit en trombe. Quand il la vit tomber, sa seule crainte fut d'arriver trop tard pour la rejoindre, aussi s'élança-t-il telle une flèche à sa poursuite uniquement guidée par l'espoir de pouvoir l'étreindre et mourir dans ses bras, ce qui était loin d'être assuré. C'est alors seulement que chacun réalisa que Miaogu n'avait pas choisi d'interpréter l'*Épingle d'osier* à la légère. Bien au contraire, elle avait mûrement élaboré son plan. Loin de n'être qu'un simple exutoire pré-nuptial, les volées d'insultes dont elle

*La plongée successive des deux jeunes gens dans les flots ne se produit pas en un clin d'œil. Si on rapporte les deux événements avec trop de précipitation, on leur enlève tout leur effet en donnant l'impression qu'ils n'ont eu aucun mal à se réunir. Si l'on tarde trop, on va croire que les deux événements n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Ce point demande une réelle maestria. On ne peut qu'être admiratif de l'habileté avec laquelle l'auteur nous a ménagé la surprise !*

— Amour de scène —

avait couvert son fiancé, lui avait permis d'affirmer son dessein. La veille au soir, elle avait déjà tenté de défendre son cas, mais sa mère n'avait pas tenu compte de ses paroles. Il lui était donc clairement apparu qu'il ne lui serait pas donné de préserver sa chasteté et son honneur un jour de plus. Aussi, au lieu de devenir un fantôme sans voix en se donnant la mort dans le secret de la chambre nuptiale, mieux valait, avait-elle pensé, mourir avec brio aux yeux de tous, offrant ainsi aux témoins de son acte une histoire à conter aux générations à venir. C'est pourquoi elle avait passé la nuit, pendant laquelle elle n'avait pas fermé l'œil, à composer ce remarquable scénario.

Son premier trait de génie avait été de conserver son allégresse coutumière sans laisser transparaître à aucun moment les sentiments qui l'agitaient, ce qui avait eu pour effet d'annihiler toute résistance et lui avait assuré de pouvoir mener à terme son projet. Sinon, on lui aurait interdit de donner cette pièce assassine. Le deuxième avait été de ne laisser à personne d'autre le loisir d'établir le programme. Tout naturellement, elle avait porté son dévolu sur la pièce qui lui offrait la plus grande latitude pour exprimer ses sentiments tout en épanchant ses ressentiments, ce qu'elle n'aurait évidemment pas pu faire aussi directement, et avec autant de vigueur, avec une autre pièce, laquelle aurait, au mieux, tout juste été perméable à quelques

— Amour de scène —

rare saillies. Le troisième fut que le projet de ce double suicide n'avait pas été élaboré en cachette, mais que la jeune fille avait publiquement invité son partenaire à devenir son compagnon dans la mort. C'est le cas de dire *Personne intègre n'agit pas dans l'ombre*. Aurait-elle intrigué pour arriver à ses fins qu'il y a fort à parier qu'elle n'y serait pas parvenue. Il lui aurait malheureusement fallu épouser Sun Ruquan avant de pouvoir — qui sait quand ? — rejouer la scène du suicide.

Par la suite, les poètes composèrent des élégies à sa mémoire. Voilà ce que disait l'une d'entre elles :

*Devant le dieu, ils se sont jurés fidélité jusqu'au bout,  
Leur cœur étaient assurés, pourquoi les traiter de fous ?  
Comme un seul homme, dans les flots, ils ont plongé,  
Au cœur des profondeurs, en soles, se sont transformés.*

Reparlons justement de nos deux amoureux. À peine avaient-ils disparus dans les flots que des pluies diluviennes nettoyaient le ciel et vinrent gonfler les courants qui dévalaient des montagnes environnantes. Cette rivière, de par sa largeur, n'avait d'ailleurs rien des torrents ordinaires. C'était plutôt ce qu'on appellerait un *fleuve impétueux qui coule sur des milliers de lis*. En un rien de temps, nos amants furent transportés dans

— Amour de scène —

un autre district. Aurait-on tenté de les repêcher qu'on aurait certainement échoué. C'est pourquoi malgré les cris d'encouragements qui se firent entendre ça et là, personne ne s'y risqua.

Jiangxian, qui depuis la scène où elle se trouvait vit sa propre fille disparaître dans les flots, se mit à se battre la poitrine et à trépigner sans la moindre retenue, tout en se lamentant sur la perte de son arbre à sapèques — sur qui pourrait-elle désormais compter pour assurer sa fortune ? Mais là ne s'arrêtait pas son tourment. Sa fille morte, ne serait-elle pas contrainte de rendre au riche donateur son cadeau de fiançailles ? C'était le moment de dire *d'un coup d'un seul, de la fille et de la bourse, plus rien !* Mais après avoir pleurniché pendant un bon moment, voilà qu'elle changea du tout au tout d'état d'esprit. Faisant fi de toute bienséance, elle se mit à vitupérer sans vergogne contre le riche donateur, l'accusant avec vigueur d'avoir, en jouant de sa fortune, poussé sa

filles au suicide. En conséquence de quoi, elle allait se rendre au tribunal pour porter plainte. Le public, qui n'avait pu se retenir de ressentir quelque jalousie à l'encontre de ce riche potentat lequel avait ostensiblement fait montre de son pouvoir, était littéralement ravi de constater qu'il était maintenant tenu pour responsable de

*De quoi  
donner  
des  
frissons !*

— Amour de scène —

la disparition de la jeune actrice. Relevant leurs manches, tous les membres de l'assistance jusqu'au dernier se préparaient à le traîner au tribunal. C'était compter sans son habileté à *tirer les ficelles dans l'ombre*. Il n'eut donc aucun mal à arranger ce litige à l'amiable en dépêchant ça et là quelques intermédiaires. Il abandonna le cadeau de fiançailles à Jiangxian qui conserva ainsi les mille taëls déjà reçus et en déboursa mille ou deux mille de plus pour s'assurer la bienveillance du public ce qui eut pour effet immédiat de calmer les ardeurs de chacun. S'il n'avait finalement pas pu épouser Qian Yulian et avait en vain servi de Sun Ruquan pendant quelques heures, il ne regrettait pourtant pas de s'être *galamment chamaillé avec la belle*. Ce n'est tout de même pas rien que de se faire insulter par la plus belle femme de la terre !

Mais rendons-nous maintenant dans le district de Tonglu, sis dans la préfecture de Yanzhou, où se trouvait, établie sur les bords de la rivière, une petit bourgade nommé Port de la Nouvelle Ville. Tous ses habitants — à peine quelques familles —, y vivaient du fruit de la pêche. Parmi eux se trouvait un homme dont le patronyme était Mo et que l'on appelait en conséquence Mo Yuweng, Mo Le Pêcheur. Lui et sa femme habitaient une chaumière qu'ils avaient érigée eux-mêmes sur la berge. Ce jour-là, espérant que les flots en furie leur fourniraient

— Amour de scène —

l'occasion d'attraper de gros poissons, ils avaient descendu leur carrelet qu'ils relevaient à tour de rôle. Il en étaient là quand le vieux Mo aperçut une forme qui au premier coup d'œil lui sembla être un poisson d'une taille colossale. Celui-ci progressait au gré du courant. Ne quittant pas un instant la chose du regard, il attendit qu'elle soit arrivée à proximité de son filet pour la capturer. Mais, ô surprise, cette chose qui avait jusque-là tout bonnement flotté se mettait, une fois prisonnière du filet, à couler à pic. Le pêcheur avait beau tirer de toutes ses forces sur le câble, rien n'y faisait, il n'arrivait pas à remonter son carrelet. Ce ne fut qu'une fois rejoint par sa femme, qu'unis dans l'effort, les époux Mo parvinrent enfin à le retirer de l'eau. Quel ne fut pas leur étonnement quand, levant la tête, ils en découvrirent le contenu. Ce n'était pas comme ils s'y attendaient un énorme poisson, mais deux cadavres qui se faisaient face, poitrine contre poitrine, tout comme s'ils avaient été ficelés l'un à l'autre. Plein de compassion pour les trépassés, Mo envisageait déjà de leur assurer une sépulture décente. Aussi après avoir attaché le câble à un arbre voisin, mari et femme ne ménagèrent aucun effort pour extirper les deux corps du filet.

À y regarder de plus près, il leur apparut très vite qu'il s'agissait en fait d'un homme et d'une femme amoureusement enlacés comme s'ils avaient été jetés à l'eau alors même qu'ils

— Amour de scène —

étaient en train de faire l'amour. Cette découverte les laissa pantois. En les dévisageant plus avant, une autre surprise les attendait. S'ils n'avaient pas vraiment l'air vivant, les amants n'étaient pas non plus complètement morts. Bien que leur visage et leurs mains soient gelés, leurs narines, qui n'émettaient pourtant plus aucun souffle, conservaient encore une légère tiédeur. « M'est avis qu'on peut encore les sauver, faisons leur le bouche à bouche, suggéra Mo. Si jamais on y parvenait cela ne vaudrait pas moins que d'élever une pagode de quatorze étages. Ne serait-ce pas merveilleux ? » Et tout en acquiesçant l'épouse de Mo imitait avec la jeune fille, son mari qui posait ses lèvres sur celles du garçon et lui insufflait son souffle chaud. Quelques minutes plus tard, les deux morts revenaient à la vie. On les soutint jusqu'à la chaumière où on leur demanda ce qui les avait conduit à risquer leur vie dans les eaux de la rivière.

*L'idée est  
excellente.  
Mais le plus  
surprenant,  
c'est qu'elle  
lui vient  
naturellement.*

Les jeunes gens ouvrirent grand leur cœur. Lui n'était autre que Tan Chuyu, elle, Liu Miaogu. Ils avaient plongé l'un à la recherche de l'autre dans le fleuve avec la crainte de ne s'y pas retrouver. Mais aussi incroyable que cela puisse paraître, il leur sembla qu'au cœur des vagues et des remous on les réunissait, leur évitant ainsi d'être irrémédiablement séparés.

— Amour de scène —

Mieux encore, ce fut comme si un énorme poisson les avait porté sur son dos, les soutenant sur plus de trois cents lieues à la surface de l'eau afin qu'ils ne se noient pas. Arrivé à proximité du filet, ce gigantesque poisson donna l'impression d'avoir deviné la présence de leurs sauveurs et qu'il désirait se délester de sa charge. C'est ce qu'il fit en les désarçonnant avant de s'en aller. Voilà pourquoi ils avaient d'abord flotté à la surface de l'eau avant de s'enfoncer le moment d'après. Le filet avait par bonheur interrompu leur plongée et les Mo avaient fort heureusement pu les retirer des flots. Pour Chuyu et Miaogu, ces prodiges ne pouvaient être que le fruit des pouvoirs magiques de Yangong aussi s'inclinèrent-ils respectueusement, avant de manifester selon les rites leur gratitude envers les époux Mo. Constatant qu'ils avaient affaire à deux amants vertueux, Mo et sa femme ne voulurent pas les traiter à la légère, aussi leur offrirent-ils l'hospitalité et les reçurent-ils avec tous les égards, ce qui fait qu'en quelques jours, ils avaient pleinement récupéré. Mo Yuweng leur conseilla alors de partir se mettre à l'abri en quelque endroit reculé, car s'il advenait que les parents de Miaogu aient vent de leur survie, il se pourrait bien qu'ils les

*Ce passage est encore meilleur : il est non seulement des plus mystérieux, mais tout aussi exhaustif. Sans lui, le gros poisson tombait lui aussi dans le filet et la divinité payait les frais de son dévouement.*

— Amour de scène —

envoient chercher et il leur serait plus donné de pouvoir vivre ensemble.

Tan aborda le problème avec Miaogu : « Puisque je suis originaire du Pays de Chu, pourquoi ne pas y retourner ? » proposa-t-il. La propriété familiale n'est certes pas bien grande, mais si on s'y consacre avec ardeur, elle devrait suffire pour assurer nos besoins. Attends seulement que je me remette à l'étude comme autrefois — il n'est pas dit qu'au bout de quelques années à étudier d'arrache-pied, je ne puisse finalement réussir !

— Ce que tu dis là est fort sensé, mais la route sera longue et nous n'avons pas le premier sou. Où allons-nous trouver l'argent nécessaire pour le voyage ? » Mo, qui avait eu le loisir d'observer Tan Chuyu, avait deviné que le garçon n'était pas de la race des perdants, aussi était-il disposé à lui accorder une aide : « De combien avez-vous besoin pour ce voyage ? » interrogea-t-il .

— N'importe quelle somme fera l'affaire, mais en comptant au plus serré, disons que dix taëls devraient suffire.

— Dans ce cas pas de problème. Le produit de ma pêche m'a jusqu'à ce jour rapporté plusieurs bourses de fragments d'argent. Je n'ai

*Ce vieil  
homme a du  
cran. Comme  
on a rarement  
affaire  
à des gens  
reconnaisant,  
il est toujours  
risqué  
d'avancer à la  
légère des frais  
d'examens.*

— Amour de scène —

plus qu'à les réunir et je vous les prête. J'y mets une seule condition : si vous échouez, vous ne me devrez rien, pas même une sapèque. Par contre, si un succès vient récompenser vos études, il faudra me rendre la somme au décuple. Qu'il y manque ne serait-ce qu'une once, je n'y toucherai pas !

— Han Xin n'avait reçu de la lavandière que l'aumône d'un unique repas, mais il lui revalu son geste en lui offrant mille taëls<sup>21</sup>. Vous nous avez sauvé rien de moins que la vie ! C'est tout de même autre chose qu'un simple repas ! Même si vous ne nous prêtiez pas la moindre sapèque, je n'aurais de cesse de vous avoir dignement récompensé ; combien plus maintenant que vous nous témoignez une telle sollicitude. Si j'échoue, n'en parlons plus, mais si je réussis, mille onces n'y suffiront pas. Que dire de cent malheureux taëls ! »

Voyant qu'ils avaient envie de se mettre en route au plus tôt, les époux Mo préparèrent un repas d'adieux. Comme on pouvait s'y attendre, le menu proscrivit les produits de la montagne au profit d'une variété de délices aquatiques tels que crevettes, poissons, crabes et tortues. Chez les petites gens, on ne sépare pas les femmes des hommes, ainsi tous quatre s'installèrent à la même table pour boire et manger tout leur soûl. Après une nuit de repos, on se leva. Mo le Pêcheur rassembla une dizaine de taëls de débris d'argent, les remis à

— Amour de scène —

Tan et à sa compagne qui prirent aussitôt congé de leurs hôtes pour affronter les rigueurs de la route, *dormant à la belle étoile, se nourrissant de la brise.*

Moins d'un mois plus tard, ils étaient arrivés. Ils s'arrangèrent tant bien que mal une maison délabrée où ils emménagèrent. Tan se mit alors en devoir de travailler quelques champs en friche pour subvenir à leurs besoins. Miaogu, qui depuis sa prime enfance avait étudié la comédie et seulement cela, ne connaissait de fait rien aux travaux d'aiguilles. Ses chaussons brodés comme ses jambières étaient confectionnés par d'autres à son intention. Or donc, devenue la compagne de Chuyu, Miaogu se mit enfin à découvrir les secrets de la couture et de la broderie. Comme elle était particulièrement intelligente, chacun de ses essais était couronné de succès. Elle passait dès lors ses journées à tresser le chanvre, à travailler le jonc ou encore à confectionner des chaussures et des bas afin de grappiller quelque argent pour payer les études de son mari.

*Tout cela est fort touchant, mais cache plein de sous-entendus. Jia Yi<sup>22</sup> disait : « Gare à toi, ma belle, si tu ne sais pas tisser, quelqu'un souffrira du froid. » Voilà une remarque qui se justifie pleinement en cette occasion.*

Au début, celui-ci cultivait la terre le jour et se plongeait dans ses livres la nuit. Miaogu qui craignait que cette double activité ne finisse par nuire à sa concentration, le persuada

— Amour de scène —

d'abandonner le travail des champs. Dès lors, ce fut son ouvrage seul qui assura leur subsistance. De peur de dissiper son attention, elle s'opposa même à ce qu'il sorte pour faire des provisions ce dont elle chargeait dorénavant un voisin.

Après avoir étudié pendant trois années, Tan commença à se présenter aux examens. Il les remportait quelle qu'en soit la difficulté. Il y eut d'abord son entrée à l'École Préfectorale qui fut couronnée par un succès à la licence, suivi bientôt d'un autre au doctorat. À l'issue de l'Examen du Palais, il fut choisi pour occuper la charge de juge à la préfecture de Dingzhou au Fujian.

Cette province étant limitrophe de celle de Huguang, il aurait pu en descendant le Grand Fleuve passer chez lui pour jouer une de ces scènes glorieuses du *retour triomphale à la maison*. Mais son désir de revoir son bienfaiteur était plus cher à son cœur que celui de faire de l'esbroufe au pays natal. Aussi dépêcha-t-il un serviteur chercher sa femme pour la conduire à Jingkou où il devait la retrouver. De là, ils traverseraient la province de Zhejiang en direction de Quzhou et de Yanzhou. Son intention était de passer s'incliner devant le dieu Yan, mais avant tout de faire escale au village des époux Mo qu'ils voulaient respectueusement saluer. Néanmoins, pressentant qu'il pourrait être embarrassant pour lui si ses

*Il reste en  
toute  
circonstance  
fidèle à sa  
nature  
profonde.*

— Amour de scène —

subordonnés déduisaient de son comportement qu'il avait commencé sa carrière chez les saltimbanques, il prit le parti d'ordonner à l'escorte venue l'accueillir de l'attendre dans la ville de Pucheng, pendant que lui et son épouse en profiteraient pour jouir du spectacle des montagnes et des lacs environnants, excursion qui devait leur procurer un vif plaisir.

Dès que le Port de la Ville Nouvelle fut en vue, ils aperçurent Mo le Pêcheur et sa femme qui, comme à leur habitude s'affairaient à leur labeur. Ils chargèrent aussitôt un serviteur de leur remettre leur carte de visite et les avertir que celui qu'ils avaient jadis sauvé des eaux était devenu mandarin, et qu'il venait présentement leur rendre hommage en se rendant à son poste. Transportés de joie par la nouvelle, les époux Mo se débarrassèrent de leur chapeau de paille, quittèrent leur manteau de pluie, et sans même attendre que leurs visiteurs aient mis pied à terre, ils investirent le bateau pour les congratuler. Tan Chuyu et Liu Miaogu les prièrent alors de prendre les places d'honneur et s'inclinèrent respectueusement à quatre reprises devant eux. Ceci fait, Tan s'adressa au pêcheur : « Le métier de pêcheur n'est pas de tout repos et, qui plus est, rapporte peu. Pourquoi ne raccrochiez-vous pas votre filet pour nous accompagner là où m'appellent mes fonctions ? Vous pourriez partager notre

— Amour de scène —

aisance et profiter en toute quiétude de notre notoriété. Qu'en dites-vous ? »

En entendant son mari s'exprimer de la sorte, Miaogu qui n'avait pas même attendu que les Mo aient donné leur assentiment, commandait déjà à ses serviteurs de préparer les bagages de ses hôtes. Mais Mo s'interposa.

Tout en exprimant énergiquement son refus d'un geste de la main, il répondit : « Que Vous, Seigneur Tan, et Vous, Madame, soient assez bons pour nous pardonner, mais voilà justement le genre de richesses et d'honneurs dont, ma femme et moi, nous ne pouvons, ni ne voulons, jouir ! Malgré les rudesses auxquelles nous condamnons notre profession et la modicité de nos revenus, notre existence a

*Jusqu'à présent nous n'avions pas encore eu le meilleur de ce que peut donner Liweng. À partir de maintenant, chaque phrase est une épingle d'or, une aiguille acérée qui nous restitue enfin l'étendue de sa pensée. Ouvrons l'œil et le bon !*

ses bons côtés. Ne sommes-nous pas les seuls à qui il soit donné de profiter du spectacle des montagnes, du clair de lune et de la brise ? Pour le vin et la viande fraîche, point n'est besoin d'argent pour nous en procurer, il nous suffit d'en échanger contre du poisson ; nous n'avons que faire de carte de visite pour nous retrouver entre amis, ils arrivent et c'est la fête, un point c'est tout. Ce n'est pas là vantardise de ma part, mais je crois bien que nous sommes les seuls sur terre à connaître de tels

— Amour de scène —

plaisirs. Certes le labeur est dur et maigres sont les gains, mais on peut compter dessus. Vivre dans l'oisiveté, ne nous condamnerait-il pas à envier posséder toujours plus de richesses facilement acquises ? Évidemment, si le sort vous est contraire, vous n'en verrez jamais la couleur, mais même si la chance vous souriait, vous ne pourriez éviter de subir tourments et tracas avant d'être finalement obligé de vous en séparer à tout jamais. Vous nous proposez, ce dont je vous suis gré, de vous suivre, de vivre à vos crochets, de rentrer, comme on dit *dans le troupeau de ceux qui profitent de la gloire d'un seul homme*. Comment pourrions-nous accepter votre offre ? Vous me pardonnerez d'avouer que jamais nous ne pourrions nous faire à une telle vie. Ma femme et moi, nous sommes tellement attachés à notre liberté que si nous nous retrouvions du jour au lendemain cloîtrés dans un *yamen*, incapable de faire un pas au dehors, nous en tomberions sans aucun doute malade. Et pendant que vous seriez au tribunal en train de juger et de punir les mauvais payeurs de l'impôt, le sifflement du fouet et les cris de douleurs qu'il provoque ne nous parviendront-ils pas à travers les murs de la résidence officielle ? Comment, nous qui avons par trop le

*Son idée est de l'encourager à ne pas devenir un de ces fonctionnaires obnubilés par le profit. Le mieux, c'est qu'il joue finement en détournant l'attaque. Voilà une leçon qui aura dix fois plus d'impact. Ce vieil homme est vraiment unique.*

— Amour de scène —

cœur sensible, pourrions-nous supporter la souffrance d'autrui ? Pour cette raison nous ne pouvons, malgré notre indigence, accepter de partager tout à la fois votre pouvoir et votre aisance. Mais laissez-moi vous dire combien je suis honoré par cette offre généreuse. »

Tan Chuyu dont l'enthousiasme venait d'être, d'un coup d'un seul, refroidi par cet aria du « Fier pêcheur »<sup>23</sup>, reprit pourtant l'offensive : « Puisque tels sont vos sentiments, je n'insisterai pas. Mais comment vous rembourserai-je votre si généreux prêt alors que je viens tout juste d'être reçu au doctorat et que je n'ai pas même encore servi ? Voilà ce que je vous propose : quand j'aurai pris mes fonctions, j'enverrai quelqu'un vous chercher et vous ménagerai des opportunités. Après libre à vous de rentrer quand vous aurez mis quelque argent de côté, disons de quoi vous acheter une propriété et vivre tranquillement jusqu'à la fin de vos jours. Ainsi, vous n'aurez pas sauvé en vain nos vies. Je vous en conjure, ne refusez pas cette proposition. »

Une fois de plus Le Pêcheur signifia son refus de la main : « Je ne peux vraiment pas accepter. Soutirer de l'argent à ceux qui vivent dans l'abondance n'est pas dans les habitudes des gens qui, comme moi, vivent hors du monde.

*Les piques  
assiettes qui  
séviennent de  
nos jours ne  
sortent-ils  
pas tous des  
rangs des  
reclus ?  
Voilà des  
propos qui  
font l'effet  
des aiguilles  
médicinales.*

— Amour de scène —

Laissons cela aux faux ermites ou aux vrais médocastres. Pour ma part, je n'ai ni le bagou, ni l'audace nécessaires pour me faire mousser et m'assurer des aides. La seule chose que j'attends de vous, c'est qu'au terme d'une année ou plus de service, vous nous fassiez parvenir un peu d'argent honnêtement gagné, soit pris sur vos émoluments, soit tiré de vos propres économies afin de nous permettre à ma femme et à moi-même d'assurer nos funérailles. Un point c'est tout. En agissant ainsi, vous nous honorerez. Mais jamais, je n'accepterai de vivre au crochet d'autrui. Il est donc inutile de nous envoyer chercher ! »

Ces propos firent forte impression sur Tan qui éprouva un surcroît de respect pour son sauveur. Il fit aussitôt préparer sur l'embarcation un banquet d'adieux pour fêter leur séparation. Cette fois, ce fut un choix de gâteries de la montagne qui constitua le menu. Tan, qui ne voulait pas offrir à ses hôtes des mets ordinaires avait intentionnellement fait proscrire tout produit de la pêche qui était le lot quotidien des Mo. Bien qu'il soit devenu quelqu'un d'important, il négligea de séparer les femmes des hommes. Ainsi, tous quatre festoyèrent autour de la même table. Comme leur amitié était née du temps où il était pauvre

*Mine de rien, voilà la réplique du passage précédent. Du grand art !*

*M'est avis que de nos jours, les riches et puissants ne font montre de leur superbe que pour impressionner les pauvres qu'ils côtoient.*

— Amour de scène —

et inconnu, il ne voulait pas se comporter envers ses invités comme l'aurait fait tout autre mandarin. Ils mangèrent et burent toute la nuit, quand finalement, à la cinquième veille, ils se séparèrent.

Quelques jours plus tard, Tan et Miaogu arrivaient sur les lieux de leur supplice. On était juste au début de la onzième lune, soit un mois entier après la date anniversaire du dieu Yan. « Quel dommage, confia Tan Chuyu à sa compagne. Si on avait pu être là un mois plus tôt, on aurait certainement pu faire donner une pièce par la troupe invitée. Voilà une bonne occasion manquée d'honorer la divinité et de lui exprimer notre gratitude.

— J'y avais également songé, mais la date est passée depuis longtemps ; je crains qu'il ne nous soit pas possible de trouver une troupe dans une campagne aussi reculée. Il ne nous reste plus qu'à préparer les trois offrandes et à les présenter sans tambours ni fanfare » proposa Miaogu.

Pourtant lorsqu'ils arrivèrent en vue du temple, que constatèrent-ils ? Tout — scène, tables et bancs — était encore en place, comme si les représentations rituelles n'étaient pas encore achevées ! Intrigué, Tan dépêcha ses gens aux nouvelles. On fut bientôt instruit. Il se trouvait qu'au début de la dixième lune, il était tombé de grosses pluies pendant plusieurs jours d'affilé. Si l'on avait passé outre, le théâtre se trouvant en plein

— Amour de scène —

air, les spectateurs n'auraient eu aucun abri où se réfugier. Or, si on clame que les représentations rituelles sont **Bien envoyée !** données en l'honneur des dieux, elles sont effectivement destinées aux humains. Ainsi si personne ne peut assister au spectacle, pourquoi les dieux pourraient-ils en profiter ? C'est pourquoi les donateurs avaient préféré reporter les festivités au troisième jour du mois suivant. L'arrivée de Tan et de sa compagne, qui coïncidait justement avec la fin des représentations, précédait de peu le départ des comédiens. Hasard fortuit ? Pas sûr. Il se pourrait bien que la divinité y fût pour quelque chose. Leur idylle étant née sur les planches, son désir avait été d'user de ses pouvoirs magiques pour différer les festivités jusqu'à leur venue afin de leur ménager une de ces scènes de *retrouvailles joyeuses*.

À nouveau Tan dépêcha un serviteur s'informer sur l'identité de la troupe invitée. Celui-ci rapporta qu'il s'agissait de la troupe habituelle dont seuls avaient changé les deux premiers rôles. Dorénavant c'était Liu Jiangxian qui assurait l'emploi de *jeune premier*, celui de *jeune première* étant tenu par sa belle-fille — une belle-sœur de Miaogu — alors âgée de seize ou dix-sept ans. Personne n'ayant pu prendre la place laissée vacante par la disparition de Miaogu, on avait fait appel à elle. Bien que ni l'une ni l'autre ne puissent être comparées aux

— Amour de scène —

disparus, la troupe valait encore toutes ses concurrentes. C'est pourquoi les généreux donateurs avaient renouvelé une fois de plus leur invitation.

Quand elle apprit que sa mère était présente, Miaogu piaffa d'impatience de la faire venir, mais Tan modéra son empressement : « En la retrouvant maintenant, tu vas nous gâcher la scène des retrouvailles. Par contre, en suivant mon plan, on est assuré d'avoir un final des plus brillants.

*Finalem  
ent, il fait  
bien partie  
de la famille !*

— Tu as tout à fait raison ! » acquiesça-t-elle.

Tan chargea alors son intendant d'aller remettre aux donateurs un lingot de douze taëls accompagnant sa carte et le message suivant : « Mon maître est présentement sur la route pour rejoindre le poste auquel il vient d'être nommé. Ayant échappé de justesse à une tempête sur ce fleuve, il a fait vœu de remercier la divinité pour sa protection, promesse qu'il a l'intention d'honorer à l'occasion de son passage. À cet effet, il désire louer la compagnie des comédiens le temps d'une représentation dont les frais seront entièrement à sa charge. » Particulièrement ravis par la demande qu'on leur faisait, qui, non seulement leur offrait l'opportunité d'accorder une faveur à un mandarin, mais aussi celle d'assister à une représentation théâtrale supplémentaire, les donateurs signifièrent leur accord.

— Amour de scène —

Tan fit alors préparer un porc et un mouton qu'il ordonna à ses serviteurs de déposer en son nom, en guise d'offrande, devant l'autel de la divinité. Il fit excuser son absence aux cérémonies par un refroidissement qui lui interdisait de descendre sur la rive et l'obligeait à rester sur son embarcation laquelle mouillait face au temple. Pendant que s'y déroulaient les sacrifices, Miaogu et Chuyu s'inclinaient à l'abri des regards derrière un rideau. Quand le cérémonial fut achevé, le couple s'installa confortablement pour assister au spectacle en dégustant un peu d'alcool.

Ce fut d'abord Jiangxian qui fit son apparition. Elle venait les prier de faire leur choix parmi les pièces figurant au répertoire de sa troupe : « Que votre Excellence veuille bien nous faire savoir quelle œuvre elle désire entendre, dit-elle en leur tendant depuis l'extérieur de la cabine le registre des pièces.

— Notre maîtresse a rêvé la nuit dernière que le Dieu Yan voulait que soit donné l'*Épingle d'osier*. C'est donc la pièce que notre maître a choisie », lui fut-il répondu. Jiangxian s'en fut donc dans les coulisses afin de se maquiller pour tenir le rôle de Wang Shipeng.

Pourquoi donc, me direz-vous, cher lecteur, avaient-ils choisi cette pièce ? En effet, il est difficile d'admettre que le répertoire de la troupe ne comptait aucun autre morceau de choix que cette *Épingle d'osier*. Ce qu'il ne faut pas manquer de

— Amour de scène —

saisir, c'est qu'en la retenant l'intention du couple n'était pas tant d'assister à une représentation théâtrale que de mettre à l'épreuve les sentiments de la mère pour sa fille. Et puisqu'en ce jour mémorable, Miaogu avait justement donné cette pièce, c'était elle et non une autre qu'ils avaient choisie pour lui faire revivre l'événement afin d'étudier tout à loisir ses réactions. Si d'aventure, elle laissait couler quelques larmes sincères pendant la scène fatidique, cela prouverait qu'elle s'était repentie ; dans ce cas de figure, ils l'inviteraient à venir les retrouver. Par contre, si elle jouait le tout comme si de rien n'était, sans laisser transparaître le moindre signe d'amertume, alors il ne sera plus question de la revoir et ils s'éclipseraient sans se faire connaître. Voilà pourquoi ils n'avaient pas arrêté leur choix sur un autre titre, mais avait posé leur dévolu sur l'*Épingle d'osier*, choix qui démontrait une fois de plus la suprême clairvoyance de Tan Chuyu.

Jiangxian fit bientôt son entrée sous les traits de Wang Shipeng. Durant les premières scènes, elle ne laissa transparaître aucune affectation. Pourtant, quand on arriva enfin à la scène où sa belle-fille qui interprétait Qian Yulian allait comme l'avait en son temps fait sa propre fille se jeter dans le fleuve, son cœur commença à se troubler quelque peu et, comme on dit, *le cruel chat se mit soudain à pleurer la mort de la souris*. Néanmoins,

— Amour de scène —

elle se fit un devoir de cacher son émoi au public en ravalant ses larmes et en s'essuyant discrètement d'un revers de manche. Mais bientôt, il ne lui fut plus possible de mettre un frein à son chagrin. D'autant moins qu'elle abordait justement la scène du « Sacrifice au fleuve », scène pendant laquelle elle éclata en sanglots. Si avant de fondre en larmes, elle avait réussi à articuler un « *QIAN YULIAN, ÉPOUSE CHÉRIE, OÙ T'EN ES-TU ALLÉE ?* », elle perdit alors toute contenance et, oubliant où elle se trouvait, elle remplaça le mot « *épouse* » par le mot « *filie* » ! Le public qui savait qu'elle pleurerait Miaogu ne lui tint pas rigueur de cette erreur que même Maître Zhou<sup>24</sup> aurait tolérée.

De l'autre côté du rideau, Miaogu assistait au spectacle de la détresse de sa mère. Elle avait le visage sillonné de larmes qui roulaient sur ses joues sans respect pour son maquillage. Faisant relever le rideau, elle s'écria face à la scène : « Mère ne pleure pas, ton enfant n'est pas morte ! Je suis là ! » Jiangxian écarquilla alors les yeux et les pointa en direction du bateau pour découvrir, se tenant derrière une table garnie de fioles d'alcool, l'un assis à côté de l'autre, Tan Chuyu et Miaogu, qui, tels un couple de fantômes attirés par la pantomime qu'on donnait en leur honneur, étaient venus en recueillir les offrandes. Prise de panique, elle se retourna aussitôt vers les coulisses pour

— Amour de scène —

lâcher un cri d'effroi : « Là ! Le fantôme de ma fille ! Au secours ! »

En un clin d'œil, la troupe au grand complet avait envahi la scène, les yeux vissés sur l'embarcation : « Pas de doute ! C'est bien son fantôme ! » La foule des spectateurs à qui venait d'être révélée la présence de revenants commençait déjà à prendre la fuite quand l'intendant de Tan, un garçon fort débrouillard, eut la brillante idée de passer à l'avant de l'embarcation pour rassurer la cantonade : « Point n'est besoin de vous alarmer, ceux que voyez là ne sont aucunement des créatures de l'au-delà. Il s'agit ni plus ni moins de Sieur Tan et de son épouse, en chair et en os. Sachez qu'on les a repêchés des flots dans lesquels ils s'étaient jadis précipités. Sieur Tan, qui a été depuis reçu aux examens, est justement en route pour Dingzhou où il a été nommé préfet. S'ils sont là aujourd'hui, c'est uniquement pour remercier le Dieu Yan qui leur a miraculeusement sauvé la vie ». Ces paroles produisirent l'effet apaisant souhaité sur l'assistance qui fit aussitôt volte-face. Non seulement personne n'avait plus envie de déguerpir, mais chacun se bousculait pour jeter un coup d'œil sur ce duo miraculeusement sauvé des eaux, histoire de ramener à la maison de quoi alimenter bien des conversations. En un rien de temps, la scène se remplit d'une multitude indisciplinée qui

— Amour de scène —

n'avait pas plus cure des enfants que des vieillards qu'elle poussait dans l'eau ou qu'elle piétinait allègrement.

« Puisque nous sommes découverts et que nous ne pouvons plus nous cacher, pourquoi ne pas monter sur scène. Comme cela tout le monde pourra voir tout son sou. Ils n'auront plus besoin de se presser de la sorte au risque de blesser quelqu'un, proposa alors Tan qui assistait inquiet à cette bousculade

— D'accord, allons-y ! » approuva Miaogu. Sur ce, ils changèrent aussitôt de tenue. Tan passa un vêtement de circonstance, rouge foncé à col rond, tandis que Miaogu revêtit un capuchon phénix et une mantille vaporeuse. Ils sortirent enfin, chacun avançant sous une ombrelle bleue flambant neuves que tenaient des serviteurs. Tout d'abord, ils se rendirent devant la statue de Yangong face à laquelle ils s'inclinèrent quatre fois, puis ils gagnèrent la scène pour présenter leurs respects à Jiangxian. Quand ils eurent fini, ils prièrent leurs anciens camarades de venir les rejoindre et les saluèrent les uns après les autres. Tous à l'unisson supplièrent les miraculés de leur narrer dans le détail comment ils avaient été secourus. Tan Chuyu raconta alors comment on les avait guidé dans l'eau, puis, comment un gros poisson les avait transporté sur son dos et conduit jusque dans un filet avant de disparaître ; par bonheur,

— Amour de scène —

des pêcheurs les avaient secourus. Tan avait raconté cela en prenant garde d'être entendu de chacun qu'il se trouve ou non sur scène et pour que tous, convaincus des dons miraculeux de Yangong, vénèrent la divinité avec une ferveur redoublée. Ce récit ne laissa personne indifférent, surtout pas les donateurs qui se pressèrent pour présenter au couple leurs congratulations les plus vives.

Quant à celui d'entre eux qui, à l'époque, avait voulu épouser Miaogu, il se mit à redouter que le ressentiment des anciens acteurs ne se manifeste à son encontre par quelque désir de vengeance. En conséquence, il prépara en toute hâte des présents d'importance et les leur fit porter par des intermédiaires chargés d'intervenir en sa faveur. « Sans ce gentilhomme, sans le coup de fouet dont il nous a gratifié, leur répondit Tan qui avait refusé les présents, nous ne serions assurément pas mariés. Non seulement cela, mais je crois bien que je serai encore comédien à l'heure qu'il est ! Sans lui, jamais je n'aurais connu un succès aussi fulgurant. Assurément, ce sieur n'est en rien notre ennemi. Au contraire, ne devrais-je pas plutôt le considérer comme notre bienfaiteur ? Pourquoi irai-je ruminer une vengeance ? » Tous applaudirent son extrême mansuétude. Pendant qu'on le couvrait d'éloges, Miaogu se tourna vers sa mère : « Maintenant que votre beau-fils est devenu un éminent

— Amour de scène —

docteur des examens et que votre fille est une Dame, vous n'allez certainement plus vous produire sur scène. Allez, dépêchez-vous de préparer vos bagages et suivez nous. À partir de maintenant, jamais plus vous n'aurez à vous donner en spectacle ! »

Voyant que ni sa fille ni son gendre ne lui tenaient rigueur de ses erreurs passées, Jiangxian n'arrivait pas à mettre un frein à sa joie, et tout de go, elle abandonna la direction de la troupe à sa belle-fille pour suivre Miaogu et partager avec elle une vie de luxe et d'honneurs. Mais qui l'eut cru ? Moins d'un mois après son installation, elle tomba malade. Elle souffrit d'un mal que tous les médicaments se montrèrent inopérants à guérir. Il ne lui restait plus qu'à supplier sa fille de la faire reconduire chez elle. Quand elle y fut arrivée, la maladie disparut d'elle-même sans qu'on ait besoin de lui administrer un nouveau traitement. Dès qu'elle eut récupéré, elle partit aussitôt en tournée. Jouissant dès lors d'une santé de fer, elle ne souffrit jamais plus d'aucun mal.

Pour comprendre ce fait inattendu, il faut d'abord comprendre qu'en décidant du moment de sa naissance, le destin l'avait prédestinée à être une

*Si Maître Kong  
avait pu lire ce  
roman, il aurait  
sonné à ses  
oreilles comme  
la cloche de  
l'Éveil. Que  
n'aurait-il opté  
pour une  
existence de  
lettré oisif  
ou de reclus.  
Que dire de  
ceux qui  
n'arrivent pas à  
la cheville du  
saint homme ?*

— Amour de scène —

saltimbanque et rien d'autre. En conséquence de quoi, elle ne pouvait quitter le théâtre ne serait-ce que pour une simple journée sans avoir à s'en repentir. Ce fait montre bien que si les laissés pour compte de la destinée ne peuvent pas être sortis de l'ornière par leur propre fille, ils ne pourront jamais accéder à un état plus enviable. Dès lors, les pauvres gens n'ont plus qu'à se résigner à leur destin et à abandonner tout sentiment de haine à l'égard des riches qui ne veulent pas contribuer à leur ascension dans le monde. Deuxièmement, disons que Jiangxian, qui s'était depuis longtemps accoutumée à une vie de débauche, ne pouvait, du jour au lendemain, changer véritablement de registre.

C'est exactement la même chose qui se produit avec une servante qui est tout à coup promue au rang d'épouse légitime ou encore avec un jeune serviteur qu'on adopte pour fils. Leur origine première continue à se marquer sur leur visage. Ce qui est grave dans ce cas de figure, c'est que chacun ressent ce changement d'état non pas comme une joie, mais comme une souffrance, ce qui le conduit inmanquablement à contracter une maladie. Ainsi, les prostituées, qui se marient, ou encore les moines, qui quittent le sacerdoce — sauf bien sûr s'ils agissent en toute liberté et hors de toute contrainte extérieure —, ne

— Amour de scène —

parviendront finalement à assurer leur mutation et finiront par retourner à leur occupation première.

Mais reparlons plutôt de Tan Chuyu. Au bout d'une demi-année dans son nouveau poste, il fit parvenir à Mo Yuweng cinq cents taëls, accompagnés d'une promesse de cadeaux encore plus conséquents. Mais, contre toute attente, le pêcheur, homme scrupuleusement honnête, ne voulut en recevoir que le cinquième, somme qui correspondait au décuple de son prêt initial, et il renvoya les quatre cents taëls excédants.

*Ce vieil  
homme est  
parfait.  
Pas plus  
flambeur  
que cupide !*

Quand arriva le temps des mutations, Tan prit le chemin de la capitale, sans manquer de passer par les villes de Quzhou et de Yanzhou. Dans la première, il fit rénover le temple de Yangong. De plus, il fit l'achat de quelques arpents de terrain sacrificiels qu'il chargea les donateurs locaux d'administrer afin d'assurer le financement de futurs sacrifices et autres représentations théâtrales. Il prit ensuite le chemin du Port de la Ville Nouvelle pour y saluer Mo Yuweng.

Celui-ci l'accueillit par une salve de propos particulièrement dédaigneux destinés à lui faire ravalier tout sentiment de vanité, tout goût immodéré du luxe, sermon qui fut aussitôt suivi d'une harangue pas moins virulente qui visait cette fois son penchant marqué pour le profit. Tan avait déjà acquis une

— Amour de scène —

certaine conscience spirituelle. Du temps où il jouait la comédie, il avait remarqué que l'excitation des spectateurs ne perdurait que le temps du spectacle, et comme on dit *quand un mil est en pleurs, le décuple bat d'un même cœur*. Mais, dès que la représentation s'achevait et que se taisaient tambours et gongs, l'assistance se dispersait sans un regard en arrière, comme si elle voulait couper les ponts avec lui. De cela, il avait retenu qu'il n'y avait pas de pièce qui ne comporte sa fin, de plaisir qui ne s'estompe un jour. De fait, il n'avait jamais pleinement nourri une grande attirance pour l'argent et les honneurs. Les enseignements de Mo venaient maintenant frapper ses oreilles comme le claquement de bâton qui procure l'illumination. C'était comme s'il s'éveillait d'un rêve. Dès lors, comment pourrait-il replonger dans l'errance ? Il n'était plus question de se rendre à la capitale pour y recevoir un nouveau poste, ni même de rentrer au pays pour y parader. Au lieu de cela, Tan se porta acquéreur d'un lopin de terre à cultiver sur une colline qui surplombait le torrent de Sept Lis dans le comté de Tonglu. Là, il se construisit une chaumière de plusieurs pièces et y passa son temps à pêcher, partie pour suivre le noble exemple de Yan

*Depuis toujours,  
nos mandarins  
font du théâtre ;  
il se trouve que  
ceux de nos jours  
donnent dans la  
pantomime,  
incapables qu'ils  
sont de  
reproduire une  
œuvre dans son  
intégralité. Tan  
s'en était bien  
aperçu, sans en  
avoir tiré toutes  
les conséquences.*

— Amour de scène —

Ziling<sup>25</sup>, partie pour être en mesure d'écouter les recommandations de Mo Le Pêcheur.

Ce dernier l'introduisit dans le cercle de ses amis, cultivateurs ou bûcherons, tous hommes de caractère qui, s'ils n'avaient manifestement pas nourri le désir de tenir une place dans le monde avaient manifestement toutes les capacités pour y parvenir dignement. Leur quotidienne fréquentation l'informa des choses de la pêche, de la coupe du bois, de l'agriculture comme de l'élevage. Miaogu, elle aussi, avait son cercle d'amies qui lui avaient été présentées par l'épouse de Mo Le Pêcheur. Toutes ces femmes avisées auraient certes pu assister leur mari à se faire connaître, mais elles avaient choisi de ne pas tenter d'infléchir leur volonté de rester dans l'obscurité. À leur contact, la jeune fille apprit ce qu'il faut savoir sur l'élevage des vers à soie et le filage.

Tan et elle vécurent, l'un et l'autre, jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans. Le seul regret à formuler est qu'il n'eurent aucun fils, car la beauté de Miaogu était telle qu'elle ne devait pas enfanter de mâle. Quoi qu'il en soit, Tan Chuyu ne put jamais se résoudre à prendre une concubine tant il était épris de son épouse.

*Quelle  
conclusion !  
Voilà qui nous  
conduit loin  
des sentiers  
ordinairement  
battus par le  
roman.*

— Amour de scène —

COMMENTAIRE :

*Ce roman nous a présenté sept événements insolites qui sortent tous du cadre de l'ordinaire. Une femme particulièrement débauchée donne naissance à une fille d'une chasteté exemplaire. Et de un ! Quelqu'un issu d'une classes des plus viles se comporte de la manière la plus noble qui soit. Et de deux ! Les dramaturges avaient jusqu'à présent pris l'habitude de faire reposer leurs intrigues sur des faits tangibles. Cette fois-ci, c'est la fiction théâtrale qui suscite la réalité. Et de trois ! Contrairement à l'usage qui veut que l'emploi de bouffon soit le refuge des jeunes premiers sur le déclin, c'est ici le tremplin à une carrière de rôle titre. Et de quatre ! L'administration de chaque culte échoit généralement à son dieu propre. Erlang étant le patron des gens de théâtre, c'est lui qui aurait du être appelé pour remplir le rôle d'entremetteur céleste. Eh bien, ce n'est justement pas à lui qu'on a fait appel et c'est Yangong, lequel n'a rien à voir avec l'intrigue, qui lui vole la vedette. Et de cinq ! Dans les œuvres de fiction, il est une règle que personne n'a encore transgressé et qui veut que le personnage principal conduise les personnages secondaires. Aussi quand Tan Chuyu se voit comblé par un succès soudain, on s'attendait à ce qu'il entraîne Mo Yuweng dans son sillage et fasse de lui un homme riche et éminent. Nouvelle singularité : c'est Mo, donc un personnage d'appoint, qui pousse le héros, Tan Chuyu, à devenir un reclus éclairé. Et de six ! Tant les romans que les pièces de théâtre se doivent de s'achever sur un final brillant s'ils*

— Amour de scène —

*veulent satisfaire au goût du temps, car sans une fin joyeuse et animée, ces œuvres courent le risque d'être purement et simplement rejetées par le public. Pourtant, ce roman s'achève dans la solitude d'une retraite champêtre. Et de sept !*

*En conséquence, nous nous estimerions chanceux si toutes ces incongruités n'ont pas simplement provoqué l'irritation du lecteur. Mais comment expliquer qu'elles l'invitent justement à en priser l'originalité dès qu'il ouvre ce volume, et le laissent, au moment où il le referme, littéralement suspendu dans les airs ? Question insoluble. Contentons-nous en guise de réponse de proférer quelque insultes bien pesées à l'encontre de cet excentrique de Liweng qui se complaît dans son excentricité.*

## — Amour de scène —

### NOTES DE LA TRADUCTION

1. *Xizi* 西子 et *Taizhen* 太真 : parangons de la beauté féminine. La première, une simple villageoise à la beauté renversante, également connue sous le nom de Xi Shi 西施, vivait au ve siècle sous la dynastie royale des Zhou 周. Elle fut offerte par son ennemi au roi de la principauté de Wu en 490 av. J.-C. afin d'émousser ses capacités à régner. La seconde n'est autre que la concubine impériale Yang 楊 (716-756) — Yang *guifei* 楊貴妃, prénom : Yuhuan 玉環 — dont s'enticha l'empereur Xuanzong 玄宗 (685-762, règne 712-756) ; elle fut la cause, en 755, de la rébellion du général An Lushan 安祿山 (?-757) dont elle avait fait son fils adoptif. Seul son sacrifice put sauver le souverain qui en conçut une vive douleur que le temps ne réussit pas à effacer et qu'ont chanté conteurs, dramaturges et poètes, dont Bai Juyi 白居易 (772-846) avec son célèbre « Chant des regrets éternels » (*Changhenge* 長恨歌).
2. *Erlang shen* 二郎神 : pour certains, comme notamment pour Li Yu, c'est bien Erlang le dieu des comédiens, qui comme toutes les corporations honorait un esprit protecteur. C'était d'autant plus nécessaire que les comédiens ont toujours été méprisés et tenus pour faisant partie d'une des quatre classes les plus viles de la société ce qui leur interdisait entre autre la voie des examens impériaux, ce qui leur fermait donc toute possibilité concrète d'entrer dans l'administration.
3. *Le Jardin des Poiriers* : institution officielle chargée des représentations des spectacles musicaux et chorégraphiques a été créée à la cour des Tang 唐 (618-907) par l'empereur Xuanzong devenu le saint patron des comédiens, lesquels ont par suite revendiqué l'appellation de « Disciples du Jardin des Poiriers » (*Liyuan zidi* 梨園子弟).
4. *Éducation prénatale* : l'idée selon laquelle l'embryon recevrait l'influence morale de sa mère est ancrée dans l'esprit des Chinois depuis la Haute antiquité. Le *taijiao* 胎教 faisait peser sur les femmes une lourde responsabilité et avait un impact non négligeable sur ses faits et gestes pendant la grossesse.
5. *Ère Jiajing* 嘉靖 : cette ère impériale correspond au long règne du onzième empereur de la dynastie Ming 明 (1368-1644). Elle commence en 1507, pour s'achever en 1567.

— Amour de scène —

6. *Guanyin* 觀音 : déesse de la Miséricorde, avatar chinois du bodhisattva masculin Avalokiteçvara, c'est la déesse du bouddhisme la plus vénérée de Chine. On lui accorde, entre autres pouvoirs, celui de procurer des enfants aux femmes qui l'honorent pour en avoir. Voir Jacques Pimpaneau, « Les avatars de Guanyin », pages 183 à 207 de son *Chine. Mythes et dieux*. Arles : Éditions Philippe Picquier, (1995) 1999.
7. *Pan An* 潘安 et *Zijian* 子建 : Poète et administrateur des Jin Occidentaux 西晉 (266-316), Pan An (247-300), ou Pan Yue 岳, ou encore Pan Anren 安仁, était aussi beau que Zijian, Cao Zhi 曹植 (192-232), fils de Cao Cao 曹操 (155-220), était brillant, capable, dit la légende, d'écrire un poème dans le temps qu'il faut pour faire sept pas.
8. *Miaogu* 藐姑 : littéralement « petite fille ». On peut voir dans le choix de ce nom un jeu de mot avec des caractères homophones signifiant « fantastique champignon », lequel renvoie au « champignon magique » qui, nous dit l'introduction, sort « du cœur même du fumier ».
9. *Il parcourt alors les Trois Wu et les Deux Zhe* 三吳兩浙 : cette appellation ancienne renvoie aux provinces actuelles du Jiangsu 江蘇 et du Zhejiang 浙江, soit une zone qui a particulièrement donné à la culture littéraire et populaire et dans laquelle se déroule la part la plus importante de notre l'histoire.
10. *Il est décidé à composer dans les règles de l'art, avançant pas à pas, n'abordant le corps de la dissertation que lorsque le sujet aura été préalablement correctement introduit* : Li Yu, qui a pratiqué les examens impériaux pour les abandonner volontairement en 1642 s'amuse ici à décrire son personnage, un lettré entraîné depuis son plus jeune âge à la pratique des compositions académiques à entreprendre de séduire l'élue de son cœur en suivant les étapes de l'écriture de ce que l'on appelait alors les « compositions à huit jambes », *baguwen* 八股文. Ici, seules les trois premières sont évoqués. Voir P.-H. Durand, « *Baguwen* », in André Lévy, *Dictionnaire de littérature chinoise*. Paris : PUF, coll. « Quadrige », (1994) 2000, p. 6-7.
11. *Tang Bohu* 唐伯虎 : Né à Suzhou 蘇州 (Jiangsu), un des hauts lieux de la culture lettrée des Ming, Tang Yin 唐寅 (1470-1524) fut un poète, peintre et calligraphe célèbre et apprécié dont la vie chahutée, à laquelle se mêle un part non négligeable de légende, a fait de lui le modèle du lettré excentrique et bohème.
12. *Liang Shanpo et Zhu Yingtai*: Conté sur bien des modes différents par le génie populaire, puis littéraire, la légende des amours tragiques de Liang Shanpo 梁山伯 et Zhu Yingtai 祝英台 pourrait se résumer de la manière suivante : désireuse d'étudier comme les garçons qui en avaient le privilège, Zhu Yingtai, fille unique d'une grande famille partit avec l'accord de son père à la capitale provinciale déguisée en garçon. Chemin faisant, elle croisa un jeune garçon, Liang Shanpo, qui s'y rendait également pour la même raison. Ils devinrent camarades d'études.

## — Amour de scène —

Lorsqu'il apprend que Yingtai est une jeune fille, Shanpo veut l'épouser mais son père l'a déjà fiancée. Il en meurt de dépit. Particulièrement heurtée par sa disparition, Yingtai impose que, le jour de son mariage, son palanquin nuptial passe devant la tombe de son défunt amour qu'elle rejoint dans la mort. Les deux malheureux sont réincarnés en papillons qui volètent dans un bonheur infini.

13. *Le jargon des fins lettrés* : la langue des lettrés, soit dans leur pratique littéraire, soit, le cas échéant, dans le cadre bureaucratique, diffère de bien des manières de la langue vernaculaire. Très condensée, elle use notamment de particules grammaticales qui élucident des formulations difficilement compréhensibles à l'oral. Les passages chantés des livrets de théâtre s'appuient sur une forme poétique de cette langue savante.
14. *Xiao He aux côtés du Prince, Han Xin retrouvera ses faveurs* : le fameux général Han Xin 韓信 (?-196 av. J.-C.), lequel fut un des grands capitaines de Liu Bang 劉邦 (256-195 av. J.-C.) fondateur de la dynastie des Han 漢 (202 av. J.-C. - 220 ap. J.-C.) ne sentant pas sa valeur reconnue à sa juste valeur déserta les rangs des rebelles au régime honnis des Qin 秦 (221-207 av. J.-C.). L'apprenant Xiao He 蕭何 (257-193 av. J.-C.), qui avait foi en lui, pris sur lui de le chercher pendant plusieurs jours. L'ayant retrouvé, il intercédait auprès de son patron, Liu Bang, pour qu'il soit nommé commandant en chef.
15. *Enfiler les habits du bouffon Meng* : la figure de ce bouffon, livrée au chapitre 126 des *Mémoires historiques* (*Shiji* 史記) par Sima Qian 司馬遷 (145-86 av. J.-C.), est associée au jeu d'acteur car Meng 優孟 avait des dons d'imitation hors du commun. *Enfiler ses habits* signifie donc embrasser la profession de comédien. Voir sa biographie dans *Les mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien*, traduits et annotés par Édouard Chavannes, Max Kaltenmark, Jacques Pimpaneau. Paris : You Feng, 2015, vol. IX, pp. 303-326.
16. *Interpréter des valeureux guerriers tels que Guan Yu ou incarner l'Hégémon de Chu* : chacun de ces deux valeureux guerriers joua un rôle important dans l'histoire de Chine. Guan Yu 關羽 (160-220), également connu sous le nom de Guan Yuchang 關雲長, contribua, sous les ordres de Liu Bei 劉備 (161-223) à la fondation du royaume de Shu 蜀 (221-263), un des trois royaumes qui se sont partagés l'empire des Han postérieurs en 220 ap. J.-C. ; Xiang Yu 項羽 (232-202 av. J.-C.), pour sa part, est un des fossoyeurs de l'empire Qin, mais c'est Liu Bang (256-195 av. J.-C.), son rival qui fonda la dynastie Han en 202 av. J.-C..
17. *Un vieux temple qui portait le nom de Temple du Seigneur Yan* : C'est sous les Ming que furent construits des temples en l'honneur d'un mandarin de la dynastie Song 宋 (960-1279), ou bien Yuan 元 (1271-1368) selon les sources, et qui, après sa mort, aurait été divisé sous l'appellation de Yan gong 宴公, Seigneur Yan, chargé, dans les croyances populaires du début des Ming, de l'administration des ondes fluviales et des vents.

— Amour de scène —

18. *L'unique conquérant de Reine de Beauté* : le titre ironique de *Du zhan huakui* 獨佔花魁 dont voudrait se parer ce potentat local renvoie à une histoire bien connue de Li Yu et de ses contemporains. On la trouve d'abord en troisième position du troisième recueil de contes en langue vulgaire publié par Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1646) en 1627, d'où il sera, une dizaine d'années plus tard, repris pour figurer en septième position du *Jingu qiguan* 今古奇觀, une anthologie de quarante contes qui devait en assurer pour une longue période la notoriété. On peut en lire la traduction offerte sous le titre « Le marchand d'huile conquiert seul la Reine des fleurs » réalisée par Rainier Lanselle dans *Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1996, p. 201-279). Ce conte a d'abord inspiré à Li Yu 李玉 (1602 ?-après 1676), un célèbre dramaturge de Suzhou actif à la fin des Ming, une pièce de théâtre-opéra, *Zhan huakui* 佔花魁, mais surtout à l'auteur des *Comédies silencieuses*, une parodie tendant à réparer les dommages causés par cette romance un peu naïve mettant en scène la manière dont un simple vendeur d'huile finit au terme d'années de privation à passer une nuit avec la prostituée la plus célèbre de la ville dont il est tombé amoureux, et à la séduire. Dans ce cas, la prostituée reste vénale jusqu'au bout. Voir « Reine de cupidité » dans Li Yu, *À mari jaloux, femme fidèle. Récits du xviii siècle* traduits du chinois par Pierre Kaser. Arles : Éditions Philippe Picquier, coll. « Picquier Poche », (1990) 1998, p. 151-181.
19. *L'Épingle d'osier* : l'intrigue du *Jingchaiji* 荊釵記, pièce dans le style du sud, « *chuanqi* 傳奇 primitif » attribué à Ke Danqiu 柯丹邱 et datant vraisemblablement du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle est la suivante : « Wang Shipeng 王十朋, marié à la jeune Qian Yulian 錢玉蓮, est limogé après avoir refusé d'épouser la fille du Premier ministre à la suite de son triomphe aux examens. [Sun Ruquan 孫汝權, un rival] tente de faire croire à son épouse qu'il s'est remarié pour la contraindre à en faire de même ; elle est sauvée au moment où elle allait se noyer dans une rivière. Les époux finissent par se retrouver, le dénouement heureux intervient par la réunion des êtres séparés. L'épingle — gage de leur union — scelle leurs retrouvailles. » (Roger Darrobers, *Le théâtre chinois*, PUF, 1995, p. 37) Li Yu fait librement référence à plusieurs scènes de la pièce dans son récit : scène 10, « Bi jia » 逼家 ; scène 26, « Toujiang » 投江 ; scène 30, « Ji jiang » 祭江.
20. *Si, Mi Heng, lui non plus, n'avait pas lésiné quand il avait frappé le tambour pour outrager Cao Cao* : Poète éminent de la fin des Han, Mi Heng 祢衡 (173-198) fut aussi apprécié pour la qualité de ses écrits, que détesté pour son arrogance qui lui valut, à plusieurs occasions, l'inimitié de Cao Cao 曹操 (155-220). Invité par lui à jouer du tambours, instrument qu'il pratiquait à merveille, Mi Heng refusa d'enfiler les atours d'apparat qu'on lui avait préparés ; comme on lui en avait fait la remarque, il se présenta nu face à Cao Cao !
21. *Han Xin n'avait reçu de la lavandière que l'aumône d'un unique repas, mais il lui revalu son geste en lui offrant mille taëls* : l'épisode de la vie de Han Xin est très connu, sa biographie dans le *Shiji* indique pourtant que la lavandière qui venait au

— Amour de scène —

bord de la rivière où Han Xin pêchait le nourrit pendant une vingtaine ou une trentaine de jours, attention pour laquelle elle reçut en retour mille onces d'or. Voir *supra* note 14..

22. *Jia Yi disait* : « Gare à toi, ma belle, si tu ne sais pas tisser, quelqu'un souffrira du froid. » : il n'est pas certain que cet adage bien connu et que l'on trouve dans le *Hanshu* 漢書 (Histoire des Han antérieurs), soit du pinceau de Jia Yi 賈誼 (vers 201- vers 169 av. J.-C.) qui a laissé une trace dans l'histoire de la littérature pour la qualité de ses compositions poétiques et certains essais moraux et politiques fameux. La formule comporte deux parties qu'on peut rendre littéralement ainsi : « Si l'homme ne laboure pas, la faim quelqu'un connaîtra ; si la femme ne tisse pas, du froid quelqu'un souffrira ».
23. *Aria du « Fier Pêcheur »* : trait d'humour difficilement compréhensible si l'on ne sait pas que ce « Yujia ao » 漁家傲 est un des airs utilisé dans le théâtre-opéra du sud.
24. *Cette erreur que même Maître Zhou aurait toléré* : la réputation de grand expert du chant et de la musique attribuée à Zhou Yu 周瑜 (175-210), stratège militaire ayant assisté Sun Ce 孫策 (175-200) à asseoir son pouvoir sur le royaume de Wu 吳 (229-280) à la fin des Han postérieurs, est ancienne et attestée dans le *Sanguozhi* 三國志 (Chronique des Trois Royaumes) qui rapporte les événements de la période.
25. *Yan Ziling* 嚴子陵 : Yang Guang 嚴光 (dates inconnues) a aidé son ami l'empereur Guangwu 光武 (r. 25-57) des Han postérieurs avant de se retirer à la campagne et d'y vivre une existence de reclus pêchant le matin, travaillant la terre le soir.

— Amour de scène —

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT ..... 3  
TRADUCTION ..... 5  
NOTES ..... 79

MARSEILLE, 31-XII-2024

